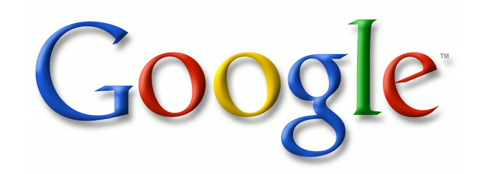
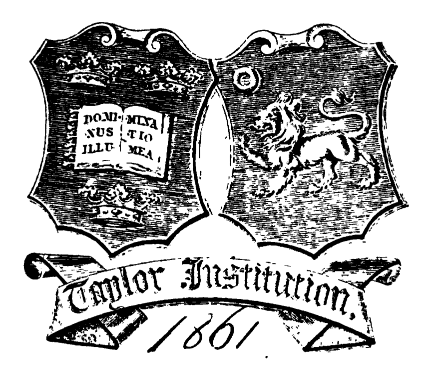
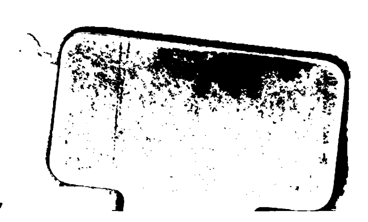
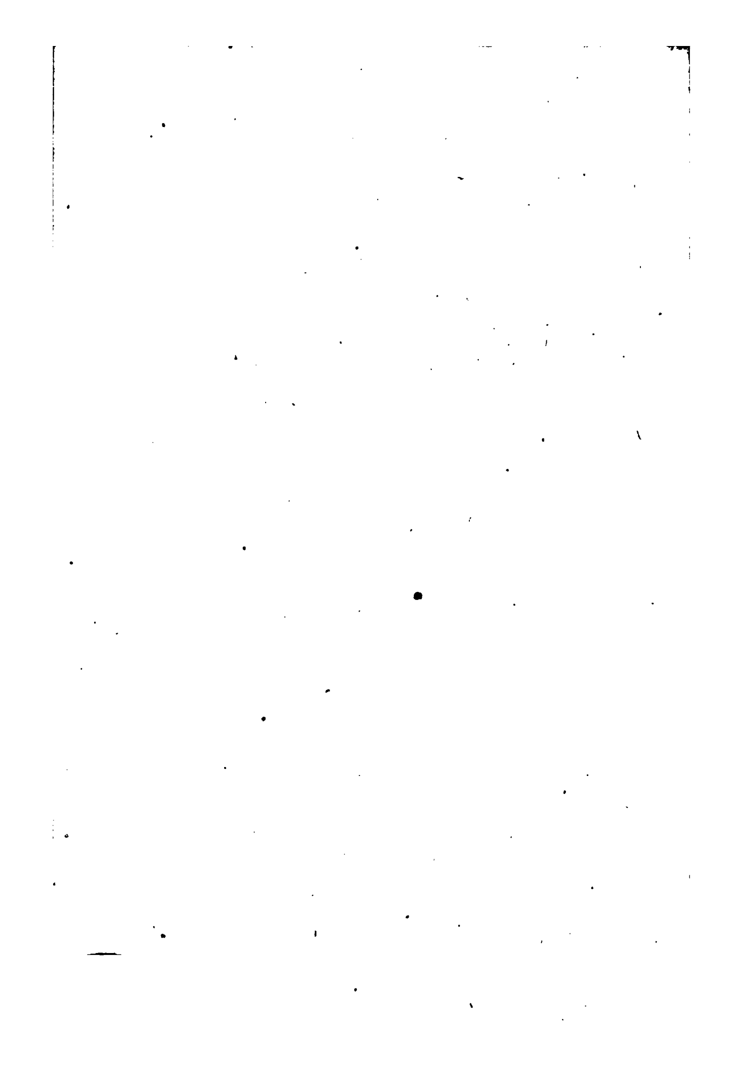



DOMI-
NUS
ILLU-
MINA
TIO
MEA
Taylor Institution,
1861





RECUEIL

DE

FABLES ET CONTES

en Patois Saintongeais

AVEC LA TRADUCTION EN REGARD

PAR

H. BURGAUD DES MARETS

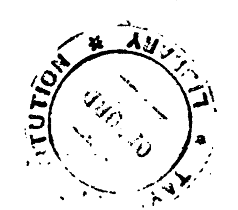
TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES ET FILS

Imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56

1859



A M. VALLERY RADOT, bibliothécaire au Louvre.

MONSIEUR,

Votre goût est prisé à ce point, que l'édition d'un livre, publié sous votre patronage, s'épuise en deux semaines.

A vous l'honneur de cette réimpression.

Vos éloges ne sont distribués qu'au vrai mérite. Je ne les ai pas eus et je n'ose y prétendre. Mais il est une faveur très-enviée et dont je tâcherai de me rendre digne. Cette faveur est celle de votre amitié : de votre amitié, Monsieur, aussi sûre et plus précieuse encore que votre science et votre goût.

H. BURGAUD DES MARETS,

docteur en droit.

MA POURTRAITURE.

Peur tieû cot, més cher bon-s amit,
Vous baraî fiche poin encoér' ma pourtraiture.
Tiellés fasoûr de peinturlure
M'avian peur trot enleidezit.
J'étis pu négre qu'in taupat,
Et més euil teurleuzian coume in croton de chat.
Voé, parlons-en, 'l était ine jolite image !
Fouquette ! lés enfan, je gage
Que j'aris, ma fi, poin été requeneuçut
Tanseurman peùr tiellés qui m'avan d'leû jór vut.

MON PORTRAIT.

Pour cette fois, mes chers bons amis,
Je ne vous donnerai fiche point encore mon portrait.
Ces faiseurs de peinture
M'avaient par trop enlaidi.
J'étais plus noir qu'une taupe,
Et mes yeux brillaient comme une crotte de chat.
Oui, parlons-en, c'était un joli tableau!
Sapristi! les enfants, je gage
Que je n'aurais, ma foi, pas été reconnu
Même par ceux qui ne m'ont jamais vu.

AU LACTOUR.

Te fais prasan, mon boun amit,
Aneut, d'in pien teurçon d'asprit.
Y'arat à la Saint-Jean dix neû moê que le l'ouye.
L'ai fait bronsé k'm in pot qui bouye.
N'en ai mis tan que j'ai poyut.
. . . . Sais poin ç'qu'ol é qu'ol at oyut.
(Mais si j'ou dis, faut beu zou croére)
En tieû mouman,
Ol é vrai, s'ol en reste encoére,
O n'en deit pas resté grandman.
N'en avis saqué prouc, n'é poin in piaisantrie,
Seû pas de tiellés gens qui disan dés mentrie.
Dam ! si l'asprit, agare, a fouit,
Ol é que mon teurçon devait eite ébarouit.

AU LECTEUR.

Je te fais cadeau, mon bon ami;
Aujourd'hui, d'un plein tierçon d'esprit.
Il y aura à la Saint-Jean dix-neuf mois que j'en fais le plein.
Je l'ai fait déborder comme un pot qui bout.
J'en ai mis autant que j'ai pu.
Je ne sais point ce qu'il y a eu;
Mais si je le dis, il faut bien le croire,
En ce moment,
C'est vrai, s'il en reste encore,
Il n'en doit pas rester beaucoup.
J'en avais mis assez, ce n'est pas une plaisanterie,
Je ne suis pas de ces gens qui mentent.
Dame! si l'esprit, vois-tu, s'est échappé,
C'est que mon tierçon devait n'être pas étanché.

PEURFACE.

AU FAZOUR DE LIVE DE PARIS.

Sarviteur... tout mon kieur.—Ascusez la miteine(1) !
On se divarti pas voure ol a de la geine.
Guieu marcit au bon Guieu, me pourte beun... et vous,
Couman vous pourtez-vous, tretous ?
Vos pepé, vos pepa, vos tonton, vos fumelle ?
Et vos drôlesse otout, couman se pourtan-t-elle ?
Ol é moé q'seù l' pu for poueite de Jarnat.
N'en ai de més jòr vut la ćou' d'in aute encoére.
A Saint'-Beuve, à Janin, o b' à tieù qu'en treuvrat,
Pay' tout comptan in cot à boére.
Qu'é-t-ou qu'en vout' pays de louc
Jor et neut vous luchez vout' souc ?
Si je vous acoutis tretous tan que vous eite,
Lés marle bian serian mein râle qu'in poueite.
Qu'é qu'ol é? vous disez, cré beun, qu'i s'en allan
Onte s'en allan-t-i, s'ou piait ? — Me fazez rire.
O n'en at d'dan Paris jamais naissut grandman.

(1) 'L é coume si je disis : « Ascusez-me de vous feire sarviteur « sans que j'oûte més miteine. »

PRÉFACE.

AUX ÉCRIVAINS DE PARIS.

Salut, de cœur. Pardon, si je vous tends la main (1).
On ne s'amuse pas où il y a de la gêne.
Dieu merci au bon Dieu, je me porte bien ; et vous,
Comment vous portez-vous tous?
Vos grands-pères, vos pè-es, vos oncles, vos femmes?
Et vos filles aussi, comment se portent-elles?
C'est moi qui suis le plus grand poète de Jarnac.
Je n'en ai pas vu la queue d'un autre encore.
A Sainte-Beuve, à Janin, ou à celui qui en trouvera,
Je paye à l'instant un coup à boire.
Qu'est-ce que dans votre pays de loup
Jour et nuit vous criez votre soûl?
Si je vous écoutais tous tant que vous êtes,
Les merles blancs seraient moins rares qu'un poëte.
Qu'est-ce que c'est? Vous dites, je crois, qu'ils s'en vont.
Où s'en vont-ils, s'il vous plaît? Vous me faites rire.
Il n'en est dans Paris jamais né beaucoup.

(1) *C'est-à-dire : excusez-moi si je vous tends la main sans ôter mes gants.*

I n'y v'nan pas, pardi ! 'l é tieu qu'é le pu pire :
Ol é... ma fi ! que dan leû prouvince i restan.
Tretous sont d'Arpajon, de Carpentrâ, de Renne.
O peut beun qu'o n'en ége encoére dan Marenne.
Mais peur feir' dés âchet (1) en jargon parisien,
Faut eite niquedouye o b' académicien.
Baris pas d' tieû jargon le coûton d'ine joute.
Peur tout beun arrimé, ne queneus que le noûte.
En parisien, j'aris quasiman l'air d'in sot.
Mon babil revinrait à tieûla d'in perot.
Més amit, vas me-z-en vous en bayé la montre.
J'ai saqué l' parisien et mon patoè de contre.
En conscience, zou voyez beun,
Vout' parisien sunifi reun.

I m'avan dit, diâbe me galle,
Que vous étiez tretous pu malin que la gale,
Et jaloux coume trente jau.
Mais peur mon patoè, j'ai pas poûre.
Queneus reun de pu biâ. Més bons amit, avoure !
O faurait b' eite in animau
(Si vous l' compeurnez pas), peur en dire dau mau.
Tous lés gens de Jarnat, de Sainte et d' la Rochelle,
Qu'avan pas frét aux euil, vous teurcherian quarelle.
Veûris pas me vanté : seu poin in vanitou ;

(1) Dés var et dés âchet, ol é souvente foé bounet bian et bian bounét.

Ils n'y viennent plus : c'est là le pis.
C'est, ma foi, que dans leurs provinces ils restent.
Tous ils sont d'Arpajon, de Carpentras, de Rennes.
Il se peut bien qu'il y en ait aussi à Marennes.
Mais pour faire des vers (1) en jargon de Paris,
Il faut être imbécile ou académicien.
Je ne donnerais pas de ce jargon une carde.
Pour tout bien disposer, je ne sais que le nôtre.
En parisien, j'aurais presque l'air d'un sot.
Mon parler ressemblerait à celui d'un dindon.
Mes amis, je vais vous en donner la preuve.
J'ai mis le parisien et mon patois en regard.
En conscience, vous le voyez bien,
Votre parisien ne signifie rien.

On m'a dit (le diable me bâtonne!)
Que vous étiez tous plus méchants que la gale
Et jaloux comme trente coqs.
Mais pour mon patois, je n'ai pas peur.
Je ne sais rien de plus beau. Mes bons amis, certes,
Il faudrait être un imbécile,
Si vous ne le comprenez pas, pour en dire du mal,
Tous les gens de Jarnac, de Saintes, de la Rochelle,
Qui n'ont pas froid aux yeux, vous chercheraient noise.
Je ne voudrais pas me vanter : je ne suis pas fier,

(1) *Achet, en patois, signifie ver de terre. Le jeu de mots est perdu en français.*

Mais cré que je peûris vous veurluté tretou.
M'acomparaiz'ran-t-i tieu paure vieux Racine ?
Lafontaine? in chétit, (et coum' dit Lamartine),
Voût peurjugé! Cré beun! ine aspéee de sot!
Quéqu'in qui m'ou dirait, je li baris dés cot,
Et qu'o s'rait pas dés cot à boére:

Y' at oyut, j'ou sais beun, in éveique de Meau.
Oh fiche! o n'é pas moé que j'en dirai dau mau.
Qu'é-t-ou qu'écrit coum' li? N'é pas vous aute ẽncoére.
Bossuet, il at écrit, vous peuvez be m'en croére...
En parisien? fait poin!... ol é-t-en bossuetoè,
Le pû biâ dés jargon après le saintongeoè.
Le saintongeoè, ma fi, 'l é tout tieu qui nous reste
Dau jargon qu'i parlian dan l' paradis terreste.
O n'é poin la moékié d'in mentour qui zou dit,
Et peur vous zou preuvé, faut pas grandman d'asprit.
O s'rait beun suffit de vous dire
Lés deux var (1) qu'allan ségre et que vous peuvez lire:
« In jor, in chétit cheun japait, japait trejau
« Conte in jenne jallet juché sus son juchau. »

Ol é pu doux que de la breiche.
S'o n' sent pas l' roussignol, agare, o sent la gueiche.
Mais quant' je veux bayé des peurve, més amit,

(1) Lés Parisien sont pas fichut pour zou lire; i sont capabe de reun.

Mais je crois que je pourrais vous rouler tous.
Comparera-t-on à moi ce pauvre vieux Racine?
La Fontaine, un paresseux, et comme dit Lamartine,
Votre préjugé? Je crois bien : une espèce de sot!
Quelqu'un me le dirait, que je lui donnerais des coups,
Et que ce ne seraient pas des coups à boire.

Il y a eu, je le sais bien, un évêque de Meaux :
Oh! certes, ce n'est pas moi qui en dirai du mal.
Qui écrit comme lui? Ce n'est pas vous encore.
Bossuet, il a écrit, vous pouvez m'en croire...
En parisien? Non pas. — En bossuetois,
Le plus beau des jargons après le saintongeais.
Le saintongeais, ma foi, c'est tout ce qui nous reste
Du jargon parlé dans le paradis terrestre.
Ce n'est point un menteur à demi qui le dit,
Et pour vous le prouver, il faut peu d'esprit.
Il suffirait de vous dire
Les deux vers suivants que vous pouvez lire :
« *Un jour, un mauvais chien aboyait, aboyait toujours*
« *Contre un jeune coq perché sur son juchoir.*

C'est plus doux que du miel.
Si ça ne sent pas le rossignol, ça sent la guêche.
Mais quand je veux donner des preuves, mes amis,

(1) *Pour comprendre la dureté de ces deux vers en patois, il faut savoir que les* j *et les* ch *sont toujours fortement aspirés.*

Fouquette! o n'é pas moé qui lés baye à demit.
Acoutez beun, s'ou piait!... Acoutez... 'l é-t à crocre
Que vous avez tretous lisut la sainte Histoére.
E-t-ou pas vrai que le bon Guieu
Dans le Paradis a dit tieu :
« Eive, je te défend que tu cote à tié poume!
« O beun o t'en keurat à toé keume à teun houme. »
Qu'é-t-ou que rèpounit Adam?
« J'y cotrai pas... sus mon sarman. »
Que dissit Eive? — A dissit, stelle,
« Ni moé tout. »'L é don klier coum' in et deux font troè
Que dan le paradis Adam et sa fumelle
Et le bon Guieu litout parlian en saintongeoè.

Fiche! ce n'est pas moi qui les donne à moitié.
Écoutez bien s'il vous plaît. Écoutez, il est à croire
Que vous avez tous lu l'Histoire sainte.
N'est-il pas vrai que le bon Dieu,
Dans le paradis, a dit cela :
« Ève, je te défends de toucher à cette pomme,
« Ou bien tu t'en repentiras, toi et ton mari.
Que répondit Adam ?
« Je n'y toucherai pas, sur mon serment.
Que dit Ève ? — Elle dit, dit-elle,
« Ni moi. » Il est donc clair comme un et deux font trois
Que, dans le paradis, Adam et sa femme
Et le bon Dieu aussi parlaient saintongeais.



L'AJACE

EMBOBELINÉE DAN DÉS PIUME DE PAHON.

L'an dârié, dan Luchat, in paure vieux pahon
(Peursoune a poyut m' dir' son nom)
Avalt, boun'gen ! morut de raque.
Dessus son feurmogeau sa borgeoèse le saque.
Lés cheune et lés cheûn de l'endret
Se fiyan poin feussé peur y cauri tout dret.

In chaquin sait que dan tié race
Lés gormand poussan de Guieu grace.
Mais qu'i ne fussian pas, n'en seû sûr, huguenot,
Et qu'o fusse tieû jor in s'madi de careime,
Lés bigre croquiyan noût' pahon tout de meime



LA PIE

affublée de plumes de paon.

L'an dernier, à Luchac, un pauvre vieux paon
(Personne n'a pu me dire son nom)
Était, hélas! mort de langueur.
Sur son fumier sa maîtresse le jette...
Les chiennes et les chiens du lieu
Ne se firent point fouetter pour y accourir tout droit.

On sait que dans cette race
Les gourmands naissent naturellement.
Bien qu'ils ne fussent pas, j'en suis sûr, protestants,
Et que ce fût ce jour-là un samedi de carême,
Les bigres croquèrent notre paon néanmoins,

Et s'en lichiyan b' lés balot.
O n'en restit, diâbe me gale,
Reinsé que la coue et lés ale.
I n'avian fiche poin encoére bouffé prouc :
Peur ç' qu'é de se pigné, se pigniyan leû souc.
Brev' in grande coè d'ajace,
Qui trotiyait sous la châgnace,
Quant i fuyan partit, avisit sus le tail
Lés piume dau pahon teurleusan au soulail.
Dam ! a rouillit dés euil, agare,
Duvrit ine grand' goule et soûtit daredare !
A dissit stelle qu'a dit :
« N'at reun d' pu biâ que mon ramage
« Ah — ah — ah!.. Peur que tout sége bein assorfit,
« Faut que je prenge tieû piumage.

A s'arrache la coue et peux, sans barguigné,
A vat tout drét à n'in guinié,
Et conte in groû mourciâ de marde de cigale
Frougne son chouchignon, son carot et sés ale.
A zy colle, ma fi ! lés piume dau pahon,
Dés ine en large et d'aute en long :
A vous tend le cagouet keum' fait in pourteur d'hote
Et vat, en enfian la charmote,
Peur le pourtiâ qu'était duvar,
Au mitan dés pahon qui n'avian, saquelotte !
Jamais rein vut de pu divar.

Et s'en léchèrent bien les lèvres.
Il n'en resta, le diable me bâtonne,
Rien que la queue et les ailes.
Ils n'avaient pourtant pas encore assez mangé.
Pour se battre, ils se battirent leur content.
Bref, une grande bête de pie
Qui trottinait sous les chênes,
Quand ils furent partis, avisa sur la place
Les plumes du paon reluisant au soleil.
Dame ! elle regarda avec de gros yeux, vraiment,
Ouvrit un grand bec et sauta avec rapidité.
Elle dit, dit-elle, qu'elle dit :
« *Il n'y a rien de plus beau que mon ramage*
« *Ah ! — ah ! ah ! —... Pour que tout soit assorti,*
« *Il faut que je m'affuble de ces plumes.* »

Elle s'arrache la queue et puis, sans hésiter,
Elle va droit à un cerisier,
Et contre un gros morceau de gomme
Elle se frotte le derrière, sa tête pelée et ses ailes.
Elle y colle, ma foi, les plumes du paon,
Les unes en large, les autres en long.
Elle vous tend le cou comme un porteur de hotte,
Et va en enflant le dos,
Par la porte qui était ouverte,
Au milieu des paons, qui n'avaient, sapristi !
Jamais rien vu de plus réjouissant.

Noûte ajace fut bein capote,
Car i riyan leû souc et (faut zou dire bas)
S'i ne tombiyan poin de l'eive en leû tiûlote,
'L ét-à caus' qu'i n'en pourtian pas.
In de tiellés pahon ('l était ine pahoune)
Enroupagée et pas trot boune,
Veurlutit noûte ajace et qu'a se gênit poin :
A la peignit beu dau bon coin.
É-t-ou que tié pahoune avait d'la jalousie ?
Més bons amit, apparanman.
Je créyis qu'o y avait que lés chrétien tansman
Qui trompissian leû maleisie.
Peut beun que lés pahon fazan coum' je fazon.
N'é poin la montre, agar', que j'ayon bein razon.

Noûte ajace toute fagnouse,
Sans ale, borgle et bignotouse,
S'en fut se piainde aux ajaçon
Dés environ.
Lés bons apôte
Riyan-à s'en tenî lés côte.
Qu'é-t-ou qu'ol é que tieûl osiâ ?
Qû'i dissiyan, n'é pas trot biâ.
Ine vièye luchit : Disez-me donc, mignoune,
Eit'-vous keume le chat eulé (1) ?

(1) Qu'é-t-ou qu'a vut in chat eulé ? i ne paye poin de mine, 'l e sûr.

Notre pie fut bien un peu étonnée.
Car ils rirent leur soûl, et (il faut le dire tout bas),
S'ils ne pissèrent pas dans leurs culottes,
C'est parce qu'ils n'en portaient point.
Un de ces paons (c'était une paonne),
Rouge de colère et pas bonne,
Roula par terre notre pie, sans se gêner.
Elle la battit du bon coin.
Est-ce que cette paonne avait de la jalousie?
Mes bons amis, il y a apparence.
Je croyais qu'il n'y avait que les hommes
Qui trompassent leurs femmes.
Il est bien possible que les paons fassent comme nous.
Ce n'est point la preuve, vraiment, que nous ayons raison.

Notre pie, toute pleine de boue,
Sans ailes, borgne, boiteuse,
Fut se plaindre aux pies
Des environs.
Les bonnes apôtres
Rirent à s'en tenir les côtes.
« Qu'est-ce que c'est que cet oiseau?
« Dirent-elles : il n'est pas trop joli. »
Une vieille lui cria : « Dites-moi donc, mignonne,
« Êtes-vous comme le chat huilé (1) *?* »

(1) *Etre comme le chat huilé ou couvert d'huile c'est valoir plus qu'on ne paraît.*

Noûte ajace peuvait asseman pas volé
Ni parlé.
Ente lés dents, boun'gen ! sais pas ce qu'a meloune ;
Mais nos bigré de cheûn peur là repassiyan
Et peur leû marandon i te la croquiyan.

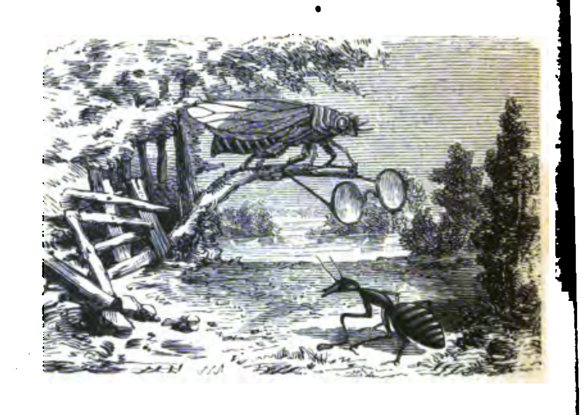
Lés peisan valan bein lés feurluquet dés ville.
Le toun'lié qu'e'-t-houneite é prince en seun état ;
O me déteste poin, quand in houme babille
Peur rein dire, peurvu qu'o sége in avocat.
Chaquin a son métier : chaquin a sa frimousse.
Le cheun jape, la poule crousse ;
Nos soudâr veurlutan l'anemit sans façon.
Faut nous montré coume je son.

Le bon Guieu nous fasse la grace
De poin imité tielle ajace.

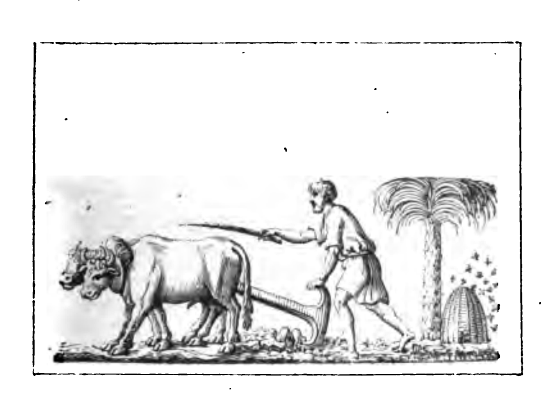
Notre pie ne pouvait seulement pas voler,
Ni parler.
Entre les dents, ô pitié! je ne sais pas ce qu'elle murmure :
Mais nos bigres de chiens par là repassèrent,
Et, pour leur collation, la croquèrent.

Les paysans valent bien les élégants des villes ;
Le tonnelier honnête est un prince en son métier.
Ça ne me choque point d'entendre un homme parler
Pour ne rien dire, pourvu que ce soit un avocat.
A chacun sa profession, à chacun sa figure.
Le chien aboie, la poule glousse,
Nos soldats battent l'ennemi sans façon.
Il faut nous montrer ce que nous sommes.

Dieu nous fasse la grâce
De ne point imiter cette pie.



Peurq' tié cigale et tieû feurmit
Se voyissian meû, més amit,
Mon sieu Garnier m'a fait in paire de lunette.
A sont bein boune foutiquette !
Saquez-lés donc d'sus voût' nazot,
Vous voérez tieû feurmit aussi groû qu'in barbot.
Et vous voérez b'n otout lés ale
De tié mâtine de cigale,
Qui s'épiraye en tieûl ourmiâ.
Diâb' m'essarte, a sembian à tielles d'in osiâ.



Pour que cette cigale et cette fourmi
Se vissent mieux, mes amis,
Monsieur Garnier m'a fait une paire de lunettes.
Elles sont bien bonnes, fiche !
Mettez-les donc sur votre nez,
Vous verrez cette fourmi aussi grosse qu'un fouille-crotte,
Et vous verrez bien aussi les ailes
De cette mâtine de cigale
Qui s'épuise à crier dans cet ormeau.
Le diable me déchire ! elles ressemblent à celles d'un oiseau.

LA CIGALE ET L' FEURMIT.

Le quate jein dârié ('l é sûr qu'o fasait biâ)
Ine feugnante de cigale,
De poûr' que le soulail l'achale,
S'était b' déparpassée au mitan d'in ourmiâ.
A silait keume cent fumelle,
Menait dau brut bein pu groû qu'elle,
Et se fourchait, poin à demit,
D'in paure diâbe de feurmit,
Qui treinait dés agrain deveurs sa feurmigère.
(Oh! tiellés beite sont bein boune ménagère!)
Venit l'hivar. Fazit in frét
Que reun que d'y songé me fait sabé lés dét.
Toute grape et catise en in creux, tié cigale
Se fourçan d'éparé sés ale,
Cheû le feurmit, boun'gen! volit keume a poyut.
« Mon vieux, qu'a li dissit, n'ai de més jôr oyut
« Ine faim keume aneut; ol é la vrai' fringale.
« Peûris-tu me preité tan set peu d'gigourit,
« De la mique, dau pain ratit,
« O beun dés beurnuzon de tourtiâ chaumenit?
« O n'arat reun que je n'avale,
« Qu'o set dés poume chope, o b' dés coudin cotit.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

Le quatre juin dernier (il est sûr qu'il faisait beau),
Une fainéante de cigale,
De peur que le soleil ne l'étouffât,
S'était indécemment découverte au milieu d'un ormeau.
Elle criait comme cent femmes,
Faisait du bruit bien plus gros qu'elle,
Et se moquait tout de bon
D'une pauvre diablesse de fourmi
Qui traînait de mauvais grains de blé vers sa fourmilière.
« Oh! ces bêtes sont bien bonnes ménagères! »
Vint l'hiver. Il fit un froid
Que rien que d'y songer j'en ai l'onglée.
Tout engourdie, et, tapie en un trou, cette cigale,
S'efforçant d'étendre ses ailes,
Chez la fourmi, hélas! vola comme elle put.
« Ma vieille, lui dit-elle, je n'ai jamais eu
« Une faim comme aujourd'hui: c'est la vraie fringale.
« Pourrais-tu me prêter tant soit peu de brouet,
« De la galette de maïs, du pain rongé des rats,
« Ou des miettes de galette moisie?
« Il n'y aura rien que je n'avale.
« Même des pommes blettes ou des coings flétris.

« — Ma miguoune, fait poin, que le feurmit dissit.
« Tiet été tu chantis; s'o te chausse, en tielle aire,
« Astoure de dansé ton petit rigaudon,
« M'en vas q'rî tout comptan Beurnard le vioulounaire. »

Sauv' qu'il arait poyut avoér le kieur pu bon,
Tieù feurmit, m'é-t-avis, avait b'n' in p'tit rason.

— « Ma mignonne, non pas, dit la fourmi.
« Cet été tu chantais ; s'il te va, dans cette aire,
« Maintenant de danser ton petit rigodon,
« Je vais chercher Bernard, le joueur de violon.

Si ce n'est qu'elle aurait pu avoir meilleur cœur,
Cette fourmi, il me semble, avait bien un peu raison.

LA CAGOUYE ET LE ROBERTA.

Ine cagouye avait dés petit cagouyat :
(De tieu sais poin combe qu'o y'at) ;
Mais o se passit à la Barde,
Cheù noût' cher bon marquis, que je venon de parde !
Dan n'in mur dau jardrin alle avait fait son nic,
Tout au fin fond d'ine cabourgne.
In riguenit d'osià, qui teurchait in abric,
Keume in anguiye en ine bourgne,
S'y saquit beun. Follait que voér sés p'tit petà,
Peur dire : Ol é-t-in robertà.

Tout in chaquin sait qu' lés cagouye
Aman b'n à cauri, quant o mouye ;
Dans tieù mouman o mouyassait,
Et lés corne à l'égail, tiel'là se peurlassait.
Le marit seguait sa fumelle.
« As-tu vut tieûl osià, vieux, qu'a li dissit stelle ? »
— Oué, qu'i dit : s'i s'échappe, o s'rat poin in' sarpen,
« Mais o s'ràt b'n in asar seurman (1). »
Tieù vilain malingouin vous attrape ine palle :
I vous la fait bronsé de marde de cigale,

(1) Qu'l tâchan de feir dés calembours coume tieù la là dan leù chétit jargon parisien.

L'ESCARGOT ET LE ROITELET.

Une escargot femelle avait des petits escargotons.
(De cela je ne sais point combien il y a);
Mais çà s'est passé à la Barde,
Chez notre bon marquis, que nous venons de perdre.
Dans un mur du jardin elle avait fait son nid,
Tout au bas-fond d'un trou.
Un extrait d'oiseau qui cherchait un abri,
Comme une anguille dans une nasse,
S'y plongea bien. Il suffisait de voir ses petites mouchetures
Pour dire : C'est un roitelet.

Tout le monde sait que les escargots
Aiment fort à courir quand il pleut;
Dans ce moment il pleuvait,
Et, les cornes à la rosée, cette escargotte se prélassait.
Le mari suivait sa femme.
« As-tu vu cet oiseau, vieux? » lui dit-elle.
— « Oui, dit-il, s'il s'échappe, ce ne sera point un serpent,
« Mais ce sera un hasard, certainement (1). »
Ce vilain méchant vous prend une pelle,
Il l'emplit, au delà des bords, de gomme;

(1) *Pour saisir ce jeu de mots, il faut savoir qu'en patois hasard et lézard se disent de la même manière.*

Et (follait beun avoér la caboche à l'envers)
Tieû sot ! bauchit-i pas le creux tout en travers.
Sés paure cagouyat aspérian leû bechée :
I-z avian biâ luché : Meuman, meuman, meuman !
« Veûris feire menan menan. »
Keume la fende était bauchée,
Tié cagouye (alle était pû maline qu'in cheun)
Entendit reun.
Leu p'pâ reuyait son souc, acoté çont' in' motte.
Quant le chétit oyut tarminé sa risotte,
I songit à sés cagouyat.
Heu ! ma grand foé ! des gens qu'o y at
Vous ferian bein migré la vie.
Sa borjoèse, qu'était b'n otout ine chétie,
Se mettit â brâyé ; mais beintoû, bounegen !
Tiellés cagouyat baziyan.
Le robeurtâ fazit sa keurve au mêm' mouman.

V'lâ qu'in groû-t érisson, catit sous dés javelle,
Se met à trotiyé, te croque tié fumelle,
Et sans teurché son tiure-den,
A son marit en fait autan :
Peux i meloune en retaunan :
« Lés chrétien ne teurchan reinsé qu'à s'pourté neûze.
« O n' peut cholé qu'o leu-z en keuse.
« I s'entendan pas meû q' lés jau ;
« Mais l' bon Guieu lés punit trejau. »

Et (il fallait bien avoir la tête à l'envers),
Ce sot ne bouche-t-il pas le trou complétement.
Ses pauvres escargotons attendaient la becquée ;
Ils avaient beau crier : Maman! maman! maman!
Je voudrais manger.
Comme le trou était bouché,
L'escargote (elle était plus méchante qu'un chien)
N'entendit rien.
Leur père riait son soûl, appuyé contre une motte.
Quand le coquin eut fini de rire,
Il songea à ses escargotons.
Ah! sur ma foi! il y a des gens
Qui vous font un enfer de la vie.
Sa femme, qui était bien aussi une malheureuse,
Se mit à pleurer; mais bientôt, oh! pitié!
Ces escargotons expirèrent.
Le roitelet mourut en même temps.

Voilà qu'un gros hérisson, tapi sous des sarments,
Se met à trotter, te croque cette femme,
Et, sans chercher de cure-dents,
A son mari en fait autant.
Puis il marmotte en retournant :
« Les hommes ne cherchent qu'à se nuire.
« Peu importe qu'il leur en cuise.
« Ils ne s'entendent pas mieux que les coqs;
« Mais le bon Dieu les punit toujours. »

LA FUMELLE ET LA POULE.

Dedjadja ou emraa
LOKMAN.

Ine fumelle de Jarnat,
At oyut, diâb' m'essarte, ine poulette négre.
L'ai vuse.. keume in cheun a te la fazait ségre,
Reinsé qu' en t' li montran sa dorne o b' son bissat.

D'dan le creux d'ine vieye traine
Tié poule pounait, bounegen !
In œu tanseurman châ semaine....
Ol é vrai qu'ol était in œu de boun argen.
J'ai poin vût tiellés œu ; mais j'ai vut tié poulette,
O faut donc bein qu'o sége vrai.
Sauve à ché d'aut' cocot, peur feir' dés amelette,
'L é keum' tielle que veux dés poul', quant' j'en arai.
Bref, in biâ matin tié fumelle
Dissit, « Ah ! stelle, veûris beun
« Avoér de tiellés œu s'man peur empli ma grelle :
« Après tieu, demanris pû reun.
« Tié poule, qu'a dissit, o faut que je la gouge,
« Peur qu'a poune in œu châ matin. »
A s'ébouge, ma fi, s'ébouge....

LA FEMME ET LA POULE.

Dedjadja ou emraa.
LOKMAN.

Une femme de Jarnac
A eu, diable me déchire, une poule noire.
Je l'ai vue. Comme un chien elle la faisait suivre.
Rien qu'en lui montrant son giron ou son bissac.

Dans le trou d'un vieux soliveau,
Cette poule pondait, la pauvre!
Un œuf seulement chaque semaine.
Il est vrai que c'était un œuf de bon argent.
Je n'ai point vu ces œufs; mais j'ai vu cette poule,
Il faut donc bien que ce soit vrai.
Sauf à chercher d'autres œufs pour faire des omelettes,
C'est comme celle-là que je veux des poules, quand j'en aurai.
Bref, un beau matin cette femme
Dit: « Ah! dit-elle, je voudrais bien
« Avoir de ces œufs, seulement pour emplir mon tamis.
« Après cela, je ne demanderais plus rien.
« Cette poule, dit-elle, il faut que je la gorge,
« Pour qu'elle ponde un œuf chaque matin. »
Elle se hâte, ma foi, se hâte;

De garouil prend in picotin,
Vat au nic.. oh ! 'l é vrai qu'a gougit bein sa poule :
Peur force a li duvrait la goule ;
A la gougit, ma fi ! gougit, gougeras-tu,
Si beun qu'all' l'envoyit, boun'gen ! à Mouyeku (1).
Dau despeux n'en ai pas vut ine de tié race.
Dam ! après ça, peut beun
Qu'o ne set pas coumun ;
Mais j'ai vut bein dés gens dire : Qui trot embrasse
Ne tint reun.

(1) Ol était autefoé le nom qu'i bayan d'dan Jarnat à leû smantière.

De maïs elle prend un picotin,
Va au nid... Oh! c'est vrai qu'elle gorgea bien sa poule.
Par force elle lui ouvrait le bec :
Elle la gorgea, ma foi, gorgea, gorgeras-tu,
Si bien qu'elle l'envoya, hélas! à Mouille-cul (1).
Depuis je n'en ai pas vu une de cette race.
Dame! après cela, il se peut bien
Que ce ne soit pas commun;
Mais j'ai vu bien des gens dire : Qui trop embrasse
Ne tient rien.

(1) *Mouyeku, ou Mouille-Cul, était le nom de l'ancien cimetière de Jarnac.*

LÉS DEUX JAU.

Dikan.
LOKMAN.

In jor de mardi gras, deux jau se cotiyan
(Et qu'i ne fiyan poin sembian)
Peur lés biâ-z euil d'ine poulette,
In p'tit garcounière et couquette,
Qui te les argadait, la sans kieur en reuyan,
Et s'en fasait ine amusette.

Avé leû bec et leû-z- argot
I s' douniyan au mein cent cot.
Mais que l'pû feuble oyut bein gobé sa piaugée,
En in p'tit coin i se catit
Tout caunit,
Sans s'émayé si la poulette était bougée.
Le Nulsifrotte, l'aute jau
S'envolit d'sus lés lét, dans l'endret le pû hau,
Et putoû que d' canné, peux de bisé sa poule,
Tieû s....ot! i s'ébrâzit, en duvran sa grand'goule :
« Coquelitiu !. Coquelitiu !
« Argadez-me donc tieû rotiu !
« Ol é li qu'é divar avé lés damoeiselle !

LES DEUX COQS.

Dikan.
LOKMAN.

Un jour de mardi gras, deux coqs se battirent
(Et qu'ils ne firent point semblant)
Pour les beaux yeux d'une poulette,
Aimant les hommes et coquette,
Qui te les regardait, la sans-cœur, en riant,
Et s'en faisait une distraction.

Avec leurs becs et leurs éperons,
Ils se donnèrent au moins cent coups.
Aussitôt que le plus faible eut reçu sa danse,
Dans un petit coin il se tapit
Tout honteux,
Sans s'inquiéter si la poule était partie.
Le terrible, l'autre coq,
S'envola sur les toits dans l'endroit le plus élevé;
Et, au lieu de caresser et d'embrasser sa poule,
Ce sot, il s'écria en ouvrant un grand bec:
« Coquelicu! Coquelicu!
« Regardez moi donc ce nabot!
« C'est lui qui est aimable avec les demoiselles!

« Dam ! i s'fait bein piumé peur zelle.
« Keum' li n'en veurlutris peur le mein in quartron »

Preust ! au biâ mitan dau sarmon
De noûte teurchour de quarelle,
In groû-t-osiâ qu'était en l'air de tieû coûté,
Sans pard' son temps à l'acouté,
Chet dessus li keume ine éloése,
Et sous lés éuil à sa borjoêse,
Il empourte nout' animau,
Vour i n'avait d'sés jôr, 'l é sur ! gravé si hau.
'L était in groû-t-osiâ qu'avait des piume noére,
In vautour qu'ol était, et qu'i te le croquit ;
Mais quant' tieû jau vivait encoére,
Le vautour, ma fi, li dissit :
« Mon boun amit,
« Lés vanitou n'avan poin sabas boune chance.
« Vas te bayé ta récompense.
« Quant' tu veurlutras d'aute jau,
« Faurat t'en sauvenî, trejau !

« Dame ! il se fait bien battre pour elles.
« Comme lui, j'en roulerais par terre au moins un quarteron. »

Au beau milieu du sermon
De notre chercheur de querelles,
Un gros oiseau qui était en l'air de ce côté,
Sans perdre son temps à l'écouter,
Tombe sur lui comme un éclair,
Et, sous les yeux de sa dame,
Il emporte notre imbécile
Plus haut qu'il n'avait jamais grimpé.
C'était un gros oiseau aux plumes noires.
Un vautour, que c'était, et qui te le croqua ;
Mais quand ce coq vivait encore,
Le vautour, ma foi, lui dit :
« Mon bon ami,
« Les orgueilleux n'ont pas ici-bas bonne chance.
« Je vais te donner ta récompense.
« Quand tu rouleras par terre d'autres coqs,
« Il faudra t'en souvenir toujours ! »

LE MORICOT.

Asouad ensan.
LOKMAN.

In animau de moricot
(Gaj'ris qu'il avait but in cot
De queuq' tisanne de souchot)
In biâ matin piongit au mitan d'la Chérente,
Keume arait fait in ripoton.
L'éve flîquait d'sous li, keume s'i fussian trente :
De més jòr n'avis vut in pareil demeunon.
« Qu'é-t-ou tieu, qu'i dizian, é-t-ou queuq' corcodriye,
« O beun dés fiance de grapiâ ?

De sés patte nout' noér fazit in pair' d'ẹtriye,
Peux s'frottit tan et tan qu'i s'essartit la piâ.
O y' avait, à coûté, dés femme de leissive
Qu'essangian, je cré, leû paquet.
« Eh ! qu'a li luchiyan, qu'é-t-ou qu'ol é, Jacquet ?
« Que le diâbe t'emmeune en drive !
« Veûris-tu te bianchi ? vins, vins, que j' te metton
« D'dan nout' pounon,
« Et que j'voédon,
« En peur bon ;

LE NÈGRE.

Asouad ensan.
ROKMAN.

Un imbécile de nègre
(Je parierais qu'il avait bu un coup
De quelque tisane de souche de vigne),
Un beau matin plongea au milieu de la Charente
Comme aurait fait un petit canard.
L'eau sautait sous lui, comme s'ils étaient trente :
Jamais je n'avais vu pareil mouvement.
Qu'est cela ? disait-on, est-ce quelque crocodile ?
Ou sont-ce des fiançailles de crapauds ?

De ses mains notre nègre fit des étrilles,
Et se frotta tant et tant qu'il se déchira la peau.
Il y avait à côté des buandières
Qui lavaient, je crois, leur linge.
« *Eh! qu'elles lui crièrent, qu'est-ce donc, Jacquet ?*
« *Que le diable t'emporte en dérive !*
« *Voudrais-tu te blanchir? viens, viens, que nous te mettions*
« *Dans notre cuvier ;*
« *Puis nous verserons l'eau chaude*
« *De bon cœur.*

« Mais, mon mignon,
« Tu vas, sans te bianchi, nous négrezi noutr' éve.
« Noér t'as naissut, noèr je t' saq'ron
« D'dan ton sitron. »

Que sunifi-t-ou tieu ? Mais q' j'ai poin grant éléve,
Je cré qu'o sunifi.... qu'o faut que je reston,
Lés noèr... lés bian.,. keume je son.

« Maïs, mon mignon,
« Tu vas, sans te blanchir, nous noircir notre eau.
« Noir tu es né, noir nous te mettrons
« Dans ton cercueil. »

Que signifie cela ? Bien que je sois peu instruit,
Je crois que ça signifie qu'il faut que nous restions,
Les noirs, les blancs, tels que nous sommes.

LÉS GRAPIA

qui reurian in aparitour.

Au mitan dau parc de Jarnat,
Et tout à la drét dés Chabane,
Y'at oyut ine noue, our dés ancien qu'o y'at
Avan bein rabalé dés jauzelle et dés cane.

Dau temps que feu mon p'pé boun'gen ! était tout p'tit,
(Dam ! ol é li qui m'ou-z- a dit)
O y'avait, d'dan tié' noue, ine si grand' sequelle
Tan de grapiâ coum' de grapelle,
Que jor et neut o beurnugeait,
O se tapait, o s' veurlutait :
I se fichian dés cot de pote,
I se gravian à leû charmote..
Et bref... i menian tant de brut
Que l' cirugein Pineau lés arait entendut.
Si beun que lés jenne grapelle,
(Tiellés là qu'étian damoeiselle,
Et quéq' dame otout, qu'i disan),
Ne peuvian tansman pas entende leû galan,
Quand à cu-piat, dessus l'arbette,
I v'lian leû-z y conté fieurette,
O b' qu'i jouyan à cach' câbrit.

LES CRAPAUDS

qui voudraient un commissaire de police.

Au milieu du parc de Jarnac,
Et tout en face des Chabanes,
Il y a eu une noue, où certains vieillards
Ont bien tué des poules d'eau et des canards.

Du temps que feu mon grand'père était tout petit,
(Dame! c'est lui qui me l'a dit),
Il y avait dans cette noue une si grande quantité
De crapauds mâles et femelles,
Que jour et nuit ça remuait,
Ça se tapait, ça se roulait.
Ils se donnaient des coups de pattes,
Se grimpaient sur le dos,
Et, bref... ils faisaient tant de bruit,
Que le médecin Pineau les aurait entendus.
Si bien que les jeunes femelles de crapauds
Celles qui étaient demoiselles
(Et quelques dames aussi, dit-on)
Ne pouvaient seulement pas entendre leurs galants,
Quand, assis sur l'herbette,
Ils voulaient leur conter fleurette,
Ou qu'ils jouaient à cache-cache.

In jor veulà que lés fumelle
(O n'a reun de futé keum' zellé)
Se plaigniyan à leû marit,
Ine dissit stelle qu'a dit :
('L était la fumelle dau meire)
« Mon p'tit bichon, mon bon chérit,
« Tan q' j'aron pas de coumisseire,
« Ne s'ron en paix ni jor ni neut :
« Fais l' noumé tout comptan, s'o s' peut ;
« Et s'o s' peut pas, zou faut encoére.
« 'L é moé que j' seû ta p'tit' Victoére.
« Vîn, mon bichon,
« Vîn, vîn, vîn don,
« Sus la dorne à ta boune poule ;
« Mais te bis'rais pas sus ta goule,
« Si n'ai pas meun aparitour. »
Tieû s..ot écrivit beun in' lette à l'Empérour.
Le jor qu'alle arrivit, agare,
Le grand Bounapare
Venait de tapé coum' dés cheûn
Tiellés malingouin d'Autricheûn.
Dam i reuyit : « Eh, sti qu'i dit à l'in d'sés crâgne,
« Peur commisseire o faut que leû baye in vieux frâgne. »
Foutiquette ! en effet,
Coume o fut dit o fut be fait.
I saquiyan tieû frâgne au mitan de la noue ;
Lés grapelle, oussitoue

Un jour, voilà que les dames
(Il n'y a rien de fin comme elles)
Se plaignirent à leurs maris.
Une dit, dit-elle qu'elle dit :
(C'était la femme du maire)
« *Mon petit bichon, mon bon chéri,*
« *Tant que nous n'aurons pas de commissaire,*
« *Nous ne serons en paix ni jour ni nuit :*
« *Fais-en nommer de suite, si ça se peut ;*
« *Et si ça ne se peut pas, il le faut encore.*
« *C'est moi qui suis ta petite Victoire.*
« *Viens, mon bichon,*
« *Viens, viens, viens,*
« *Sur les genoux de ta bonne poule ;*
« *Mais je ne t'embrasserai pas,*
« *Si je n'ai pas mon commissaire.*
Cet imbécile écrivit bien une lettre à l'Empereur.
Le jour qu'elle arriva, vraiment,
Le grand Bonaparte
Venait de battre comme des chiens
Ces diables d'Autrichiens.
Dame ! il rit. « *Eh ! dit-il à l'un de ses braves,*
Pour commissaire il faut que je leur donne un vieux fréne.
Fiche ! en effet ,
Comme ce fut dit, ce fut fait.
On mit ce fréne au milieu de la noue ;
Les crapelles aussitôt

Se dissiyan : « 'l é tieu qu'é-t-in jolit garçon :
« I n'at ni caboche ni coue !
« Faut qu'in' manche à sés canuçon.
— Fiche ! qu'a luchiyan tretoute :
« I sembe à n'in taupat ! 'l é sûr, i n'z'y voét goute :
« Il entend aussi klier qu'in pot :
« 'L a l'air futé keume in perot.
— « Ol é-t-in chrétien qu'at ine drole de mine,
Que tous les grapiâ dissiyan,
Et sans façon sus seune échine
L'in après l'aute i graviyan.
In dés pu malin de la bande
Dissit, en s'assian d'sus son tiu :
« Lés enfants ! le diâbe me pende,
« Si j' nous contenton d'tieû rotiu.
« De més jòr je n'ai pas vut in bigre pu beite.
« Metton peur an chaquin in p'tit étiu,
« Et dan Jarnat m'en vas q'rî l'ancien garde champeite. »
Tieû conseil étan le pu pis,
I fuyan tous dau meime avis.
Noût Jarnacoais, ma fi ! refusit point tié piace,
Qui li venait bein de Guieu grace.
Cheû la vièye Crignate i preunit in badrâ,
In nar de bœu cheû Chasserâ,
Cheû Garnier Pistolet ine grousse espingole,
Et la neut se saquit au fond d'ine rigole,
Au pied d'in sap, conte in boesson.

Se dirent : « C'est çà qui est un joli garçon,
« Il n'a ni tête ni queue.
« Il ne faut qu'une jambe à ses culottes.
— « Fiche! qu'elles dirent toutes,
« Il a l'air d'une taupe. Bien sûr il n'y voit goutte;
« Il entend aussi clair qu'un pot;
« Il a l'air rusé comme un dindon.
— « Voilà un chrétien qui a une drôle de mine, »
Dirent tous les crapauds.
Et, sans façon, sur son dos
L'un après l'autre ils grimpèrent.
Un des plus malins de la bande
Dit, en s'asseyant sur son derrière :
« Enfants! que le diable me pende!
« Si nous nous contentons de ce chétif.
« Jamais je n'ai vu un bigre aussi bête.
« Mettons par an chacun un petit écu,
« Et dans Jarnac je vais chercher l'ancien garde-champêtre.
Ce conseil étant le plus mauvais,
Ils furent tous de son avis.
Notre Jarnacois, ma foi, ne refusa point cette place,
Qui lui tombait du ciel.
Chez la vieille Crignate il prit un battoir,
Un nerf de bœuf chez Chassereau,
Chez Garnier Pistolet une grosse espingole,
Et la nuit il se cacha au fond d'une rigole,
Au pied d'un peuplier, près d'un buisson.

In grapiâ coumincit à dire ine chanson.
« Qu'é qu'i chante la Marséyaise,
(Que luchit tieû méchan garçon?)
« In sot qu'é las d'eite benaise!
« I vat me ségre à la prison. »
— Mais, mon sieu, dissit sa fumelle !...
— Veulez-vous vous teizé, grapelle !
Que noût' Jarnacoais s'ébrâzit :
Et sus tous lés grapiâ le velà qu'i tapit,
Preutic, preutoc, tout à la file.
I démanchit l'épale à mais de quate mille,
Crevit lés euil,à treize cen,
En écarbouyit tout autan ;
I fazit avalé leû langue à dés miyace :
'L é sûr qu'i gagnit bein la paye de sa piace.
En vie o n'en restit
(Peur le mein o m'at été dit)
Reinsé qu'ine douzaine,
Peur graine.
Mais tiellés qui seurviviyan
A l'oreiye se dissiyan :
Peur l'Empérour faut quitté feire
Le choès de noûte coumisseire.
Et si j' tenon à noute piâ,
Le laisson de nos jór noumé peur dés grapià.

Un crapaud commença à dire une chanson.
« Qui est-ce qui chante la Marseillaise ? »
S'écria le méchant garçon.
« Un sot qui est fatigué d'être heureux ;
« Il va me suivre à la prison.
— « Mais, Monsieur, dit sa femme...
— « Voulez-vous vous taire, crapelle ! »
S'écria notre Jarnacois.
Et sur tous les crapauds il se mit à frapper,
Par-ci, par-là, tout à la file.
Il démancha l'épaule à plus de quatre mille,
Creva les yeux à treize cents.
En écrasa autant.
Il fit avaler leur langue à des millions.
Il est vrai qu'il gagna bien ses appointements.
En vie il n'en resta
(Du moins on me l'a dit)
Rien qu'une douzaine
Pour graine.
Mais ceux qui survécurent,
A l'oreille se dirent :
Par l'Empereur il faut laisser faire
Le choix de notre commissaire ;
Et si nous tenons à notre peau,
Ne le laissons jamais nommer par des crapauds.

LE RENAR ET LA CIGOUGNE.

Feu défin mon tonton, qu'é bazit bounegens !
M'a bein açartainé, que dan son jenne temps,
Si son champ li bayait dau garouil peurmeloge,
Follait poin qu'i se dige : « Ont faura-t-ou q'jeu l'loge ?
Sitoû qu'i murzissait, in r'nar de Montagan
Li copait sés fusée, à fur qu'a jaunzissian.
Noute animau vendait dés mique au ganipote :
Lés devin le pourtian châ neut à leû charmote.
In matin qu'o brumait, tieû bigre de renar
Priit ine cigougne à venî tué le var :
I li fit dés courgnon dedan sa grand' choudroune,
Avec in pistolet lés seucrit (1), peux, sti : « Boune,
« Ikit peuvon-ji pas nous assir à cupiat ?
I tirit sés courgnon haut d'in det en châ piat.
L'osiâ tapit, tapit keume in pivar qui cougne
Conte in châgne, et va voèr s'il a peurcé la gougne.
Le renar lichit tout, et li j'tan in courdeau,
Vlà, sti qu'i dit, de quoé te sarré lés boyau.
Qui bisquit ? la cigougne. Alle en breumait de rage.
Mais a ne dissit reun, agare, et qu'a fut sage !

(1) I fit semblan de lés seucré.

LE RENARD ET LA CIGOGNE.

Feu défunt mon oncle, qui est mort, hélas !
M'a bien affirmé que dans son jeune temps,
Si son champ lui produisait du maïs précoce,
Il n'avait point besoin de se dire : Où vais-je le serrer ?
Dès qu'il mûrissait, un renard de Montagan
Lui coupait les tiges à peine jaunies.
Notre animal vendait des galettes de maïs aux ganipotes ;
Les sorciers le portaient chaque nuit sur leur dos.
Un matin de brouillard, ce bigre de renard
Invita une cigogne à venir déjeuner.
Il lui fit de la bouillie dans son grand chaudron,
La sucra avec un pistolet (1), *puis dit : « Bonne,*
« Ici ne pouvons-nous pas nous asseoir à terre ? »
Il tira sa bouillie, haut d'un doigt en chaque plat.
L'oiseau cogna, cogna comme un pivert
Qui frappe un chêne et va voir s'il l'a transpercé.
Le renard mangea tout, et, lui jetant une corde,
Voilà, dit-il, pour te serrer les boyaux.
Qui fut vexé ? La cigogne. Elle en cria de rage.
Mais elle ne dit rien, certes, et elle fut sage.

(1) *Fit semblant de les sucrer.*

Au bout d'in moè, 'l était in jor de Saint-Martin,
A priit tieû renar peur feire in grand fastin.
Le finau pensit poin qu'o fusse queuque atrape :
I prennit sés miton peur pas qu'i seuge grape,
In pair de canusson négre et to fiamban neû,
Son chapiâ dés dimanche, et sés solié de Beu (1).
I guilit cheû l'osiâ : li tapan sus la b'deine,
To mon kieur, sti, maîtresse, ascusez la miteine.
Qu'o sent à bon sassus... oh je breume la faim,...
Venan-t-i tout comptan to lés gens dau festin ?
Fait poin ! dième dés grèle !.. ah ! v'là donc nout'peurote,
Et nout amit le jar... et le cannet !.. pot' pote !
La cigougne oussitou dan cinq gorde apourtit
Mijot, cayé, grillon, courgnon et gigourit.
Ol arait follu voèr jaunezï nout' compére.
« Oh ! dissit la cigougne : és-tu chétit, mon frére ?
« Qu'a-t-ou dans ton bezot, meun amit, des âchet ?
« Ta, ta, v'la d'la sansnique au fond de tieû pichet.
« Cannet, aïde-li : jar fazez-le donc boère. »
Noute renar, caunit keume in cheun, saillit d'foère,
Et qu'i n'aspérit poin qu'i duvrissian la kli,
Pas pû qu'i s'atarzit peur retauné cheû li.

I se j'tit tout capot sus in pilot de paye.
Et poin fier qu'il était. Cont' son vente i boudit ;
Mais cent foé dan la neut en li meime i dissit .

(1) Le courdounié, qu'é bâsit.

Au bout d'un mois, c'était un jour de Saint-Martin,
Elle invita ce renard à un grand festin.
Le malin ne songea pas que c'était un piége.
Il prit ses gants pour n'avoir pas l'onglée,
Une paire de pantalons noirs et tout neufs,
Son chapeau des dimanches et ses souliers de Bœuf (1).
Il glissa chez l'oiseau : lui frappant sur le ventre,
« Tout mon cœur, dit-il, maîtresse ; excusez mes gants.
« Quelle bonne odeur là-haut... je meurs de faim.
« Viennent-ils bientôt les gens du festin ?
« Non ! Quelle lenteur !... Ah ! voilà notre dinde
Et notre ami l'oison, et le canard. Pote pote,
La cigogne aussitôt dans cinq gourdes apporta
Du mijot, du caillé, des rillons, de la bouillie, du brouet.
Il aurait fallu voir jaunir notre compère.
« Oh ! dit la cigogne, es-tu souffrant, mon frère ?
« Qu'as-tu dans le ventre, mon ami, des vers ?
« Tiens, tiens, voilà de la santonique dans ce pot.
« Canard, aide-le ; oison, faites-le boire. »
Notre renard, honteux comme un chien, sortit
Et il n'attendit point qu'on lui ouvrît la porte d'osier,
Pas plus qu'il ne s'attarda pour retourner chez lui.

Il se jeta tout honteux sur un tas de paille,
Et il n'était pas fier. Il bouda contre son ventre.
Mais cent fois dans la nuit il dit en lui-même :

(1) *Habile cordonnier de Jarnac.*

« Qu'é qu'o sart d'eite r'nar pr'eit' pincé keume in knaye ? »

Avez-vous queneuçut tiellés gens de Jarnat
Qu'avé leû p'tits étiu ne feiran poin leù chat.
Peux pas aconcevoér leû mode sans paréye
De saqué la moutarde au fin fond d'in' boutèye (1).
Ol é, je zou cré beun, à ceul fin que le r'nar
I peuge pas coté, quant i veut tué le var.

(1) I disan q' les chinoais mangean dau ri avé deux brin de paye peur leû forchette. I t'envoyan lés grain dans leû goule coume de la greile qui chét dan l'eive. Crérls beun qu'i sont pu adrét que les gens de Jarnat, mais i n'sont pas si sot. Saqué la moutarde dan n'ine chopine, vaurait autan, m'é-t-avis, mette vièyi d'la champagne dedan n'in teurçon de papier. Queneus rein de pu sot que lés gens de la ville.

« A quoi sert d'être renard pour être pris comme un enfant ! »

Avez-vous connu ces gens de Jarnac,
Qui ne ferrent point leurs chats avec des petits écus ?
Je ne puis pas comprendre leur mode sans pareille
De fourrer la moutarde dans des bouteilles (1).
C'est, je le crois bien, pour que le renard
N'y puisse pas toucher, quand il veut tuer le ver.

(1) *La moutarde de Jarnac est la meilleure de toutes ; mais, de temps immémorial, les fabricants la mettent dans de petites bouteilles. Quand on veut s'en servir, on frappe sur le cul de la bouteille, après l'avoir renversée. Il arrive presque toujours qu'avec une main faible on ne réussit pas, et qu'avec une main forte on éclabousse la table et les convives. — C'est l'enfance de la moutarde.*



Argadez tieûl ignâ, s'ou piait, et, peux tieû louc,
Que vas.m'z-en vous conté, més amit, l'aventure.
Ol é moé que n'en ai tiré la pourtraiture,
A ceul' fin qu'in chaquin lés peuge voér son souc.
Saillez pas d' foére sans vos bourde,
Et s'ol arrivait qu'en in coin
Vous treuvissiez tieû malingouin,
Que vos pate séjan pas gourde.
Ardit ! cassez li le musâ,
Trepignez-li sus le pessâ,
Ebouillez-li le gigier et la pire.
Vous n'en écarbouy'rez de vos jôr in pu pire.



Regardez cet agneau, s'il vous plaît, et puis ce loup,
Dont je vais, mes amis, vous raconter l'aventure.
C'est moi qui en ai fait les portraits,
Pour que chacun les pût voir à son aise.
Ne sortez pas sans vos bâtons,
Et s'il arrivait qu'en un coin
Vous trouvassiez ce garnement,
Que vos mains ne soient pas engourdies !
Courage ! brisez-lui le museau,
Piétinez-lui sur la poitrine,
Écrasez-lui le gésier et le foie.
Vous n'en écraserez jamais un plus méchant.

LE LOUC ET L'IGNA.

In malingouin é-t-i l' pu for,
Tiellés lå qu'i veut batte avan trejau prou' tor.
S'o y'at dés Saint-Thoumas, qu'i lisan tiette histoére.

Au biâ mitan dau pré qu'arrouse la Beuloére,
In jôr dés oiye meuriénian (1);
In jolit ignâ négre et bian
S'appeurchit dau russiâ peur boére.
Tieû paure cher amit ! heum ! o me sembe encoére
Le voér, keum' s' ol était aneut !
Il argadait sa m'man et trembiotait la poûre.

Veulà qu'in louc, catit cont' in boesson de moûre,
Le fisquant li dissit sti qu'i dit : « Toé ! t'é keut !
I s' mettit à grougné, peux duvran sa grand-goule,
I s'ébrâzit : « J' t'y prends, enjance de chétit !
« J'ou voé beun, ol é toé qu'as fait tielle rigoule,
« Peur que l'eive, calin, vinge pas dusqu'ikit.

(1) Dan tieû jargon parisien o faut ine pleine grèle de mot peur asppliqué *meuriénian*. J'ou ai déjà dit; tielle langue, sunifie reun. Si j'étis que de l'Empérour, ol é moé qui te l'aris b' beintoû changée conte le saintongeoé.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Un mauvais garnement est-il le plus fort,
Ceux qu'il veut battre ont toujours assez de torts.
S'il y a des saints Thomas, qu'ils lisent cette histoire.

Au beau milieu des prés qu'arrose la Beloire,
Un jour des moutons meuriénaient (1).
Un joli agneau noir et blanc
S'approcha du ruisseau pour boire,
Ce pauvre cher ami ! Ah ! il me semble encore
Le voir, comme si c'était aujourd'hui :
Il regardait sa mère et tremblotait de peur.

Voilà qu'un loup, tapis près d'un buisson de mûres,
Le regardant fixement, lui dit : « Toi ! tu es cuit. »
Il se mit à grogner ; puis, ouvrant sa grande gueule,
Il s'écria : « Je t'y prends, race de coquins !
« Je le vois bien, c'est toi qui as fait cette rigole,
« Pour que l'eau, coquin ! n'arrive pas jusqu'ici.

(1) *Dans les grandes chaleurs, les troupeaux de bœufs et de moutons se réunissent en cercle, les têtes tournées vers le centre, et ils restent là immobiles, malgré les excitations et les coups. C'est ce qu'on appelle en patois* meurlener.

« Tu veûris que de sét je fazisse ma keurve.
« Despeux quate an en ça j'en ai b' oyut la peurve.
— « Oh ! fait poin, mon sieu l' louc, que l'ignâ repounit,
« Je ne seû né-naissut que despeux la Saint-Piarre;
« Demandez-ou, s'ou piait, au borgeoè qu'é là darre.
« Qui vous at empeiché de boére tout voût' souc ?
« Ol é de voût' coûté que l'év' vin, mon sieu l' louc.
« D'ayeur, peurtout a bronze, agare. »
— « É-ji mentit alôr, que l' bigre d'animau
S'ébeuglit en feurie ?
— « Oué... fait poin, repounit tieûl' ignâ, vous en prie,
« Mon sieu l'louc, mon sieu l'louc, me fazez pas de mau. »

— « J'ou voé beun, que dissit le louc, maline beite !
« Peur m'aliché t'é v'nut ikit feir' voér ta teite,
« A ceul' fin q' tés borgeoè, qui sont peur là catit,
« Me baillissian ine roulée. »

Sus tieû paure innocent le câlin sé lancit,
En mille mourciâ l'essartit,
Et n'en fazit qu'ine goulée,
Keume in silan d'in échardrit.

« Tu voudrais que de soif je mourusse.
« Depuis quatre ans en arrière j'en ai bien eu la preuve.
— « Oh ! non pas, monsieur le loup, répondit l'agneau.
« Je ne suis né que depuis la Saint-Pierre ;
« Demandez-le, s'il vous plaît, au maître qui est là derrière.
« Qui vous a empêché de boire tout votre soûl ?
« C'est de votre côté que l'eau vient, monsieur le loup.
« D'ailleurs, partout elle déborde, voyez.
— « Ai-je menti alors, que le bigre de méchant
S'écria en furie ?
— « Oui. — Non, répondit cet agneau... Je vous en prie,
« Monsieur le loup, monsieur le loup, ne me faites pas de mal.

— « Je le vois bien, dit le loup, méchante petite bête !
« Pour m'attirer, tu es venu ici montrer ta tête,
« Afin que tes maîtres, qui sont par là cachés,
« Me donnassent une roulée. »

Sur ce pauvre innocent le brigand s'élança,
En mille morceaux le déchira,
Et n'en fit qu'une bouchée,
Comme une couleuvre d'un chardonneret.

LE RENAR ET LA GROLE.

Smadi dârié, jouquée en in châgne, ine grole
Acachait ent' sés rate in groû mourciâ de mole.
Onte é-tou donc qu'ol é qu'alle l'avait oyut ?
O n'at ouquin d'nous gens qui zou z-ége soyut.
In bigre de renar, ma fi, l'avait beu vuse.
« Oh ! sti dit-i qu'i dit, o faut que je m'amuse.
I se donne le fil, keume lés avocat,
Qu'allan se prend' de bec au preutoèr' de Cougnat ;
I viroune, i reumine, et keume ine supeute,
Tic, tac, en quate cot de cont' l'âbre i se jeute.
Sus sés jote éparan in mouchenez de cou,
Sus sa bourde acoté, fazan le bignotou :
« Sarviteur, sti qu'i dit à la grole, borjoèse !
« Qu'en vout' doubiet l'bọn Guieu saque ine cou' d'angroèse !
« Vout' marit et keuman se pourtant-i tretous ?
« Et vout' dârié naissut a-t-i guari sa toux ?
« A soèr, sauf vout' raspect, j'ai bein crut feir' ma keurve :
« J'ai le peissâ maché keume in toupon de cheurve.
« Le silugein m'a dit qu'i dit : « Mon paure amit,
« O faut te ménagé, tu sens le chaumenit. »

(1) Vous fiche mon billet, qu'o pourte bonheur, quand on zou sait pas. É-t-ou pas vrai ; lâ disez?

LE RENARD ET LE CORBEAU.

Samedi dernier, perché sur un chêne, un corbeau
Serrait entre ses dents un gros morceau de mou.
Où est-ce donc qu'il l'avait pris?
Il n'y a personne de chez nous qui l'ait su.
Un bigre de renard, ma foi, l'avait bien vu.
« *Oh! dit-il, il faut que je m'amuse.*
Il se donne le fil, comme les avocats
Qui vont se prendre de-bec au tribunal de Cognac;
Il tourne, il réfléchit, et comme une pierre plate sur l'eau,
Tic, tac, en quatre coups près de l'arbre il s'élance.
Sur ses joues étendant un mouchoir de cou;
Sur son bâton appuyé, faisant le boiteux:
« *Je vous salue bien, dit-il au corbeau, bourgeois!*
« *Qu'en votre bissac Dieu mette une queue de lézard* (1).
« *Votre mari et tout le monde, comment vont-ils?*
« *Et votre dernier né est-il guéri de son rhume?*
« *Hier soir, sauf votre respect, j'ai bien cru crever.*
« *J'ai l'estomac battu comme une poignée de chanvre.*
« *Le médecin m'a dit: « Mon pauvre ami,*
« *Il faut te ménager, tu sens le moisi.*

(1) *La queue de lézard porte bonheur à celui qui l'a dans sa poche, sans le savoir.*

La grole (keume in cheun quand in drole le suble,
Tout prêt à l'arroché d'in groû mourcià de tuble)
Se taurnit : a savait qu'ol était in finau,
A s' moinfiait qu'i li v'lisse agripé son fricau.
« Oh ! oh ! qu'a se dissit, o faut que je m'en alle,
Et peur détalé, preust ! alle éparit seune ale.
Le renar la luchit ; « Osià le pu divar,
« Sti, qu'o se seuge pas vut dan to l'univar !
« S'a fazian le cadrou, tu guariris lés poule.
« Lés ange danserian au branle de ta goule.
« Chante me donc tieû bal que tretous j'admiron,
« Tieû bal qui f'rait veulté lés môr dans leû sitron.
« Oh ! si je t'entendis tan seurman in' minute,
« Je sauteris pu prest que le bran d'dan la blûte ;
« Boune, duvre la goule, et je chée à geneuil. »
La grole peur tieû cot s'enfle et rouille dés euil :
Sés ballot se duvran keume in pourtià d'églisse.
Coa... coa... coa... le fricau de la goule li glisse.
Le renar, sans tansman li feire sarviteur,
Arripit tieû bonbon qu'i croquit de bon kieur.

Enfans, trejau lés sot qu'in finfinau cargeole,
Keume bisse en hivar, se saquan sous la geole.

Le corbeau (comme un chien que siffle un enfant
S'apprêtant à lui jeter un gros morceau de tuile),
Se retourna. Il savait que c'était un malin ;
Il se défiait qu'il voulût lui prendre son fricot.
« Oh! oh! se dit-il, il faut que je m'en aille ;
Et pour fuir vivement, il étendit son aile.
Le renard l'appela : « Oiseau le plus récréatif,
« Dit-il, qui se soit vu dans l'univers,
« Même quand elles vont mourir, tu guérirais les poules ;
« Les anges danseraient au son de ta voix.
« Chante-moi donc ce bal que tous nous admirons,
« Ce bal qui ferait sauter les morts dans leur cercueil.
« Oh! si je t'entendais seulement une minute,
« Je sauterais plus lestement que le son dans le blutoir.
« Mon bon, ouvre la bouche, et je tombe à genoux. »
Le corbeau, pour le coup, se gonfle et fait les gros yeux ;
Ses lèvres s'ouvrent comme un portail d'église.
Coa... coa... coa... la viande du bec lui glisse.
Le renard, sans même lui donner une poignée de main,
Saisit la viande et la croque de bon cœur.

Enfants, toujours les sots qu'un malin flatte,
Comme un rouge-gorge en hiver, se fourrent sous le piége.

LA FUMELLE ET LE SEUGRET.

Reun n'é mein seurge qu'in seugret :
Su dés épale de fumelle
Pas putoû qu'in quéquin zou met,
O chet.
O y' a b' dés mâle otout dièr' pû vaillan que zelle.
Maîs que j'ou dis, faut beu qu'o set.

Jacquot ébaudissan ine neut sa borjoêse :
Li luchit : « Léve-te, boune, je seù fichut !
Qu'é-t-ou, stelle, qu'ol é ? qu'é-tou que tu dégoèse ?
Ah ! boune, o me fait zìr, sti, qu'ei-ji donc sentut ?
J'ai pounut... j'ai pounut... j'ai pounut in œu d'oèe.
I me baran le châf' de fumelle dau jar :
N'ouserais poin sailli d'oère de to l'hivar.
Si tu zou dis, t'aras l'air d'ine grande coèe.
Et quant' j'iron
Vende au canton,
I-z-allan s'ébeuglé tretous : Piron ! piron !
« Pire ! pire !
« Faut lés confire !

De se teizé la fumelle jurit ;

LA FEMME ET LE SECRET.

Rien n'est moins léger qu'un secret.
Sur des épaules de femme,
Aussitôt qu'on le met,
Ça tombe.
Il y a bien des hommes aussi guère plus forts qu'elles.
Pour que je l'avoue, il faut bien que ce soit.

Jacques, réveillant une nuit sa femme,
Lui cria : « Lève-toi, bonne, je suis perdu !
— « Qu'est-ce, dit-elle, que c'est? Qu'est-ce que tu contes ?
— « Ah ! bonne, ça me dégoûte, dit-il, qu'ai-je senti ?
« J'ai pondu, j'ai pondu, j'ai pondu un œuf d'oie.
« On me donnera le sobriquet de femelle d'oison.
« Je n'oserai pas sortir de tout l'hiver.
« Si tu le dis, tu passeras pour une imbécile ;
« Et quand nous irons
« Vendre nos denrées au marché,
« Ils vont tous s'écrier : Petit oison, petit oison,
« Oie ! oie !
« Il faut les mettre en conserve.

De se taire la femme jura ;

Mais dés que le jor treleusit,
A s'enfut viteman zou dire à sa cousine,
Qui zou dissit à sa voésine.
La voésine allit au canton,
Contit qu'il en avait pounut mais d'in quartron,
Et quant tieû brut oyut corut de goule en goule,
I passit p'r avoèr pon cent-z-œu d'oèe et de poule.

Des gens qu'o y at
Dedan Jarnat,
Peur feire aq'neûte ine nouvelle,
La fasan batte peur Ballet (1).
J'amris meû la conté tansman à deux fumelle,
En leû disan qu'ol é seugret.
Peut beun que leû marit jacasserian keum' zelle.
Peur que le monde sachan reun...
O n' faut, ma fi! conté sés seugret qu'à son cheun.

(1) Ballet é le tambourinour de Jarnat.

Mais dès que le jour brilla,
Elle s'en fut de suite le dire à sa cousine,
Qui le répéta à sa voisine..
La voisine alla au marché,
Raconta qu'il en avait pondu un quarteron;
Et quand ce bruit eut couru de bouche en bouche,
Il passa pour avoir pondu cent œufs d'oie et de poule.

Il y a des gens,
Dans Jarnac,
Qui pour répandre une nouvelle,
La font annoncer au son du tambour par Ballet (1).
J'aimerais mieux la raconter seulement à deux femmes,
En leur disant que c'est secret.
Il se peut bien que leurs maris bavarderaient comme elles.
Pour qu'on ne sache rien,
Il ne faut, ma foi, conter ses secrets qu'à son chien.

(1) *Ballet est le tambour de ville de Jarnac.*

LE RENAR ET LÉS GUILAN.

In renar pû futé que quate Champagnau,
Franc keum' lés arrachoûr de den à la Saint-Kliau (1),
(O n' peut cholé d'savoér to sés nom de bapteime;
Mais cré beun qu'il était né-nativ' de Saint-Meime),
Trottit in jor to son contan
Deusqu'à l'uré dau Dérivan (2),
Sus lés trace d'ine levrâche
Qui li semblit b'n in p'tit faurâche.
Nout' chassour ne peurnit ni liève ni lieuvrâ;
I n'attrapit q'dés cayetâ.
Ah! si fait beun! diâbe me gale,
'Lattrapit otout la fringale.
Bref, i s'arreite to capot,
Décrotan sés bignon, faut' d'empli son jabot.
I bikle, met sés euil et teurche, teurche, agare,
De coûté, peur davan et dare,
Tan qu'i r'luquit finaleman
Ine traye de biâ guilan.
I se lancit keume ine éloèse,

(1) Le cin de septembre, à la foère de Jarnat.
(2) In boè qui vat en pente, ente Jarnat et Cougnat.

LE RENARD ET LES RAISINS.

Un renard, plus rusé que quatre Champagnaux,
Franc comme les arracheurs de dents à la Saint-Claude
(Il importe peu de savoir tous ses noms de baptême,
Mais je crois qu'il était natif de Saint-Même),
Trotta un jour son content
Jusqu'aux bords du Dérivant,
Sur les traces d'une hase
Qui lui sembla bien un peu sauvage.
Notre chasseur ne prit ni lièvre, ni levreau;
Il n'attrapa que des éclaboussures de boue.
Ah! si bien, que le diable me frappe d'un bâton!
Il attrapa aussi la fringale.
Bref, il s'arrête tout capot,
Nettoyant ses éclaboussures, faute d'emplir son estomac.
Il lorgne, met ses lunettes et cherche, cherche, voyez-vous,
De côté, devant et derrière,
Tant qu'il découvrit à la fin
Une treille de beau raisin.
Il s'élança comme un éclair,

(1) *Le 8 septembre, à la foire de Jarnac.*
(2) *Bois près de la Charente, entre Jarnac et Cognac.*

Peux fazit dés soû d'ine toése,
Dés soû d'mouton, dés cormusiâ,
Se démeunit keume in osiâ,
Sans qu'i peuge ÿ coté. Chaudrit, mou keume cére,
Finaleman noute compére
Dissit : « Abeurnuntio ! je piain qui lés arat ;
Lés silugein disan qu'o doun' le cholérat. »

Le bigre se mettit à croqué de la paye,
Keum' s'il avait oyut arripé tieû rasin.

Ne fazit-i pas meû que d'brayé keum' in knaye,
Quand o li prend in eveurdin ?

Puis fit des sauts d'une toise,
Des sauts de mouton, des culbutes,
Se remua comme un oiseau,
Sans pouvoir y toucher. Accablé, mou comme cire,
A la fin notre compère
Dit : « Abrenuncio. Je plains celui qui les aura ;
« Les médecins disent que ça donne le choléra. »

Le bigre se mit à croquer de la paille,
Comme s'il avait eu agrippé ce raisin.

Ne fit-il pas mieux que de crier comme un enfant
Quand il lui prend un caprice ?

LA FUMELLE NIGÉE.

J'ai, dan mon jenne temps, queneuçut à l'Artige
In bigre de torsour, qui chantusait trejau,
Châ foé qu'i v'nait cheû nous, peur chapouné dés jau,
« O n'é reun, o n'é reun, o n'é... » (faut-ou q'j'ou dige?)
« Qu'ine fumelle qui se nige.

Ol é beu sur, ma fi, que je l'aïssis beun
Tieu grand vaureun.
Eh!... lés fumelle, lés fumelle...
Qu'é t-ou qu'o y 'at d'pu biâ que zelle?...
O n'é pas moé qui lés aïs
Lés fumelle de nout' pays.
A sont divarse, a sont mignoune,
Et boune!
Oué, pu boune que dau bon pain.
Torsour! torsour!... oh! le vilain!
Et savez-vous preukoé qu'i javassait de meime?
Ol é-t-à cause, qu'in matin,
Ine fumelle de Saint-Meime
Ripit, boun'gen! sus le pelin,
Chéyit au fin fond dau bassin
Et se nigit d'dan la Chérente.

LA FEMME NOYÉE.

J'ai, dans ma jeunesse, connu à l'Artige
Un b... de châtreur qui chantait toujours,
Quand il venait chez nous pour chaponner nos coqs :
« Ce n'est rien, ce n'est rien, ce n'est... (faut-il que je le dise?)
« Qu'une femme qui se noie. »

Il est bien sûr, ma foi, que je le haïssais fort,
Ce grand vaurien.
Eh! les femmes! les femmes!
Qu'est-ce qu'il y a de plus beau qu'elles?
Ce n'est pas moi qui les déteste,
Les femmes de notre pays.
Elles sont gaies, elles sont gentilles
Et bonnes.
Oui, meilleures que du bon pain,
Châtreur! châtreur! Oh! le vilain!
Et savez-vous pourquoi il babillait ainsi?
C'est parce qu'un matin
Une femme de Saint-Même
Glissa sur le pré,
Tomba tout au fond du bassin
Et se noya dans la Charente.

Seun houme piale et se tormente,
I vat à Bourg en la teurchan.
A Bourg, i-z-étian mais d'in cen,
Et qui tretous li dissiyan :
« Ont é-t-ou que tu vas, mon sot, q'ri ta fumelle?
« Animau, si tu veux savoér de sés novelle,
« Tu f'ris bein meû
« D'allé dau couté d'Châtouneû.

« Lés fumelle... ol é-t in bétiére
« Areugn' keume in cent de baudet.
« La teune t'arat vut descende la riviére,
« Alle arat remonté tout drét,
L'uré' de la feurme à Rouennet. »

Tous tiellés qui parlian de meime,
O n'était, m'é-t-avis, reun qu'in tas d'animau.
Dés fumelle i-z-arian biâ dire encoér' dau mau,
Ne baris poin, ma fi, peur in gran pien touneau
De tiellés coéreau,
Ine fumelle de Saint-Meime.

Son mari crie et se tourmente ;
Il va à Bourg la chercher.
A Bourg ils étaient plus de cent,
Et qui tous lui dirent :
« Où est-ce que tu vas, nigaud, chercher ta femme ?
« Imbécile... si tu veux savoir de ses nouvelles,
« Tu ferais bien mieux
« D'aller du côté de Châteauneuf.

« Les femmes... c'est un animal
« Entêté comme cent ânes.
« La tienne t'aura vu descendre le long de la rivière ;
« Elle aura remonté tout droit
« Le long de la ferme à Rouennet. »

Tous ceux qui tenaient ce langage
N'étaient, à mon avis, qu'un tas de bêtes.
Des femmes ils auraient beau médire encore,
Je ne donnerais pas, ma foi, pour un plein tonneau
De ces imbéciles
Une seule femme de Saint-Même.

LE PIGEON ET LA PIGEOUNE.

Ine pigèoune et son pigeon
Avian loué de Bariat (1) in de sés p'tit keurnon.
Jurris poin qu'en leû temps, mon sieu Moquet l' noutaire,
Ni mon sieu Bisquit l'ancien maire,
Eussian siné d'sus leû contrat.
Peur nout' tiuré, peur nout' vitiaire,
I n' lés avian poin vut à leû confessiounat.
Après çâ, veûris pas boun'gen ! leû pourté neûse.
I-z-étian peut-ête huguenot.
Mais smadi v'nan à hier, à la calle à Jacot,
O y avait pas mal de laveuse,
Et tretoutes dizian (J'en jure ma grand foé !)
Qui n'étian tanseurman qu'adoé.
Vous zou dis, faurat poin en parlé d'van peursoune ;
Cré qu'o f'rait tor à tié pigeoune.
Ente pigeon, dés ins dizan qu'o ne fait reun.
Peur s'amé sais qu'i s'amian beun.
Roucoucou... roucoucou... bah ! toute la jornée...
O durit keume tieu peur la peurmiére amnée;
Mais in biâ matin le pigeon

(1) Ol é-t in brave houme qu'a bâtit in tas de keurnon dan Jarnat.

LE PIGEON ET LA PIGEONNE.

Une pigeonne et son pigeon
Avaient affermé à Bariat (1) *une de ses maisonnettes.*
Je ne jurerais pas qu'en leur temps M. Moquet, notaire,
Ni M. Bisquit, l'ancien maire,
Eussent signé leur contrat.
Quant au curé ou au vicaire,
Ils ne les avaient point vus à leur confessionnal.
Pourtant je ne voudrais point leur nuire.
Ils étaient peut-être protestants.
Mais il y a eu hier samedi huit jours, au lavoir Jacot,
Il y avait nombre de blanchisseuses,
Et toutes disaient (j'en jure ma grand'foi),
Qu'ils n'étaient que concubins.
Je vous le dis : il ne faudra en parler à personne ;
Ça nuirait beaucoup à cette pigeonne.
Entre pigeons, on dit que ça ne fait rien.
Pour s'aimer, je sais qu'ils s'aimaient bien.
Ils roucoulaient... roucoulaient .. bah! toute la journée...
Ça se passa ainsi la première année ;
Mais un beau matin le pigeon

(1) *Constructeur d'une foule de maisonnettes très-exiguës à Jarnac.*

Dissit-i pas à sa fumelle :
« O m'enneû de resté trejau dan tieù keurnon,
« Vour més euil ne voyan tansman q' dès arantéle.
« É-t-ou peur tieu
« Que le bon Guieu
« M'a bayé deux ale si belle ?
La pigeoune pieurit : « Ah! stelle,
« Tiellés houme sont bein ingrat! »
Metton que j' te feris pas faute,
« Quoé! t'iris châ matin, peur vive, feir' ton grat.
« Keume in peurdrit et keume tant d'aute?
« Queneussris-tu tansman la cotiu dau peursil ?
« Et s'i-z allian t'bayé queuque cot de fusil !
« Heu!... si t'allis faire ta créve,
« Que devinrait ta paure véve ?
— « Oh!... li repounit le pigeou,
« Seû trejau ton petit bichon :
« Vins que j' te bise, ma mignoune.
« Y' at poin ine femme pu boune.
« Mais conçoés-me beun, si j'allis
« Visité Bourdeaux et Paris,
« Dan 'in moê, quand je revinris,
« Je peûris te conté lés pu suparbe histoére.
« Après tieu tu m' verris de més jòr sailli d' foére. »
La pìgeoune dissit : « É-tou qu'o y'at peur moé
« Rein qui seuge aussi biâ que toé ?
« Et s'o te fait piaisi de m' conté dés novelle,

Ne dit-il pas à sa femme :
« *Ça m'ennuie de rester toujours dans cette bicoque,*
« *Où mes yeux ne voient que toiles d'araignée.*
« *Est-ce pour cela*
« *Que Dieu*
« *M'a donné deux ailes si belles ?*
La pigeonne pleura : « *Ah ! dit-elle,*
« *Ces hommes sont bien ingrats !*
« *Admettons que je ne te fasse pas faute,*
« *Quoi ! tu irais chaque matin, pour vivre, gratter la terre,*
« *Comme une perdrix et comme tant d'autres !*
« *Distinguerais-tu seulement la ciguë du persil ?*
« *Et si l'on allait te donner un coup de fusil.*
« *Ah ! si tu allais mourir,*
« *Que deviendrait ta pauvre veuve ?*
— « *Oh ! lui répondit le pigeon,*
« *Je suis toujours ton petit chéri,*
« *Viens que je t'embrasse, ma bien-aimée.*
« *Il n'y a point une femme meilleure.*
« *Mais comprends-moi bien, si j'allais*
« *Visiter Bordeaux et Paris,*
« *Dans un mois, quand je reviendrais,*
« *Je pourrais te raconter les plus belles histoires.*
« *Après cela, tu ne me verrais plus sortir de la maison.* »
La pigeonne dit : « *Est-ce qu'il y a pour moi*
« *Rien qui soit aussi beau que toi ?*
« *Et s'il t'est agréable de me dire des nouvelles,*

« Eh beun je n'en queneus qu'ine qui seuge belle !
« Dis-me qu'o n' peut cholé l'endrét vour je reston,
Qu'in palais l'in sans l'aut' é pu laid q' nout' keurnon. »

Y' at oyut in pigeon, que parle la Fontaine,
Qu'avait d'dan son p'tit dét mais d'asprit que le meun :
I parlit meû... l' é sûr... et n' fazit pas si beun:
Car à sa paure amie i causit bein d' la peine,
Au lieur qu'à Jarnat, mon pigeon
De sa boune pigeoune acoutit le sarmon,
Et j' cré b' qu'il at oyut rason.

« Eh bien, je n'en connais qu'une qui soit belle,
« Dis-moi qu'il importe peu où nous restions,
« Qu'un palais, l'un sans l'autre, est plus laid que ce toit. »

Il y a eu un pigeon, dont parle la Fontaine,
Qui avait dans son petit doigt plus d'esprit que le mien.
Il parla mieux, c'est sûr, et ne fit pas si bien ;
Car à sa pauvre amie il causa bien de la peine.
Tandis qu'à Jarnac, mon pigeon
De sa bonne pigeonne écouta le sermon ;
Et je crois bien qu'il a eu raison.

LE LOUC ET LE R'NAR.

Tsâleb ou asad, le renard et le lion.

LOKMAN.

Y' at oyut in Lokman, né nativ' de l'Asie,
In bigre de négrot,
Qu'avait b'n oblié d'éte in sot
Et qui peur divarti litout sés Mauricot,
O peur adouzillè, peut beun, sa Malésie,
Keum' peur més Jarnacoais j'ou fais encoére in cot,
D'écrire queuque fabe oyut la fantésie.
Je cré beun qu'i lés a fait rire tout leû souc.
Dit-i pas qu'ol était in yon de tieû vieux louc,
Que le p'pé de mon p'pâ contait si beun l'histoére,
Peur la t'nî d'ine vieye noére.
Et bref, qu'o fusse in yon e b'n in aute animau;
Le fait é qu'i s'était maché lés quate potte,
Et qu'i ne peuvait poin côri la galipotte.
J'eu l'piains pas : mais l'é sûr qu'il avait bein dau mau.
Au lieur qu'ol aquedisse, o marchit d'pire en pire.
In louc qui ne cort poin, ne bouffe pas son souc :
Ol é bein le cas de zou dire,
Il avait ine faim de louc.

LE LOUP ET LE RENARD.

Tsâleb ou asad. le renard et le lion.
LOKMAN.

Il y a eu un Lokman, natif de l'Asie,
Un bigre de noir
Qui était loin d'être un sot,
Et qui, pour amuser lui aussi ses pareils,
Ou pour calmer peut-être sa femme,
Comme pour mes Jarnacois, je le fais encore une fois,
D'écrire quelques fables eut la fantaisie.
Je crois bien qu'il les a fait rire leur soûl.
Ne dit-il pas que c'était un lion que ce vieux loup,
Dont le grand-père de mon père contait si bien l'histoire,
Comme la tenant d'une vieille négresse?
Et bref, que ce fût un lion ou bien un autre animal,
Le fait est qu'il s'était blessé les quatre pattes
Et qu'il ne pouvait pas courir la ganipote.
Je ne le plains pas; mais il est sûr qu'il avait bien du mal.
Au lieu de guérir, ça ne fit qu'empirer.
Un loup qui ne court pas ne mange pas son soûl:
C'est bien le cas de le dire,
Il avait une faim de loup.

I s'assit d'sus son tiu, dodinit d'la caboche,
Et... sti dit-i qu'i dit : « Seû b'n in joli garçon !...
« In quéquin qui m' barait ine keusse de coche,
« Ol é moé qu'argadris poin diére à la keûson.
« Et keuman é-t-ou donc qu'o faut que je m'y prenge,
« Peur que je mange? »
I s' tézit, peux à gouche, à dreite i se virit,
Et reluquan ine cabourgne,
Sus son besot i z-y guillit,
To keume in viot dan n'ine bourgne.
I s' saquit dusqu'aux usse in groû bounet d'étain,
Détrempit dau peca dan n'ine mazarine,
Sus la sole éparit ine essélé' de fein
Et se couchit dessus... peux alongean la mine
I s' mettit à quené, quené queneras-tu...
Boun'gen ! sauv' vout' raspec, in tout petit mystu,
Qu'avait l' kieur sus la main, vu sa grande jennesse,
Peur tieû travers, faut-ou ! juste au mouman passit :
« Mon bon mon sieu, qu'i li dissit,
« Si peur vous solagé follait dau lait d'ânesse,
« J'iris zou dire tout comptan
« A ma m'man. »
— « Vins, non petit mignon, que repounit la béte,
« Cré beun que j'ai le piou... si tu saquis la téte
« Dan ma goule peur voér? — Oué... que dissit l'ânon... »
Et nout' louc le crouquit peur feire marandon.
Après li passiyan deux levrâche... ine ajace.

Il s'assit sur le derrière, branla la tête :
« Eh ! dit-il, je suis un joli garçon !
« Si quelqu'un me donnait une cuisse de truie,
« C'est moi qui ne regarderais guère à la cuisson.
« Et comment est-ce donc qu'il faut que je m'y prenne
« Pour avoir à manger ? »
Il se tut ; puis à gauche, à droite il se tourna,
Et, avisant un lieu creux,
Sur le ventre il s'y glissa,
Comme une petite anguille dans une nasse.
Il s'enfonça jusqu'aux sourcils un gros bonnet de laine,
Fit une bouillie d'ipécacuanha dans un grand plat,
Sur la terre étendit du foin plein son aisselle,
Et se coucha dessus ; puis, allongeant la figure,
Il se mit à se plaindre, se plaindre, te plaindras-tu.
Hélas ! sauf votre respect, un tout petit âne,
Qui avait le cœur sur la main, vu sa grande jeunesse,
Par cet endroit, fatalement ! juste à ce moment passa.
« Mon bon Monsieur, lui dit-il,
« Si pour vous soulager il vous fallait du lait d'ânesse,
« J'irais le dire de suite
« A ma maman. »
— « Viens, mon petit ami, répondit la bête,
« Je crois que j'ai une angine. Si tu mettais ta tête
« Dans ma bouche, pour voir ? » — « Oui, » dit l'ânon.
Et notre loup le croqua pour faire collation.
Après lui passèrent deux hases... une pie.

Leû demandit-i pas de brâssé sa payasse ?
Et qu'i lés engolit peur bon,
Keume in truchat gobe in gardon.
O venit in renar, qu'était pu gras qu'in moéne.
Dessus sés crôs nout' louc (quan le r'nar traveursit)
Passit sa langue et la r'passit,
Keum Brin sus son fouillet passe in mourciâ de coéne.
Le louc le luchit beun : « Mon vieux, qu'i li dissit,
« Je veûris te bayé ma goulé' de benace...
« Seû bâzit! heum! heum! heum! mon Guieu moé! seu bazit!
« Vins... prende lés contrat... au pied de mon châlit. »
— « Vos héritiers sont bein deux levrâche, ine ajace,
« In mystu... qu'étian là, dissit le vieux futê ?
— « Lés ingrat, que r'pounit le louc, m'avan quitté.
— « Ont' avan-t-i passé, li dissit nout' compère ?
— « Ah ? sti dit-i qu'i dit, ne zou sais pas, mon frère.
— « Peur ç' qu'é de moé, sais beun, repounit le finau,
« Que n' veûris poin passé peur le meime pourteau. »

Ma fi, més bons amit, j'audiure,
Quant' je songe à tieû r'nar qu'était beun in malin,
Qu'ol é-t à caus' de li, qu'i disan : Fin cont' fin
N'a jamais fait boune doubiure.

Ne leur demanda-t-il pas de remuer sa paillasse ?
Et qu'il les avala, vraiment,
Comme une truite avale un gardon.
Il vint un renard qui était plus gros qu'un moine.
Sur ses dents notre loup, quand le renard traversa,
Passa sa langue et la repassa,
Comme Brun sur sa scie passe un morceau de lard.
Le loup l'appela bien. « Mon vieux, lui dit-il,
« Je voudrais te donner mon peu de bien.
« Je meurs ! heu ! heu ! Mon Dieu ! moi, je meurs !
« Viens prendre mes titres au pied de mon lit. »
— « Vos héritiers ne sont-ils pas deux hases, une pie,
« Un ânon, qui étaient là, dit le vieux malin.
— « Les ingrats, répondit le loup, m'ont abandonné.
— « Où sont-ils passés ? » lui dit notre compère.
— « Ah ! dit-il, je ne sais pas, mon frère. »
— « Pour ce qui est de moi, je sais bien, répondit le malin,
« Que je ne voudrais point passer par la même porte. »

Ma foi, mes amis, je suppose
Quand je pense à ce renard, qui était un fin compère,
Que c'est à cause de lui qu'on dit : Fin contre fin
N'a jamais fait bonne doublure.

LE COCOT D' MYSTU.

(CONTE).

Y'at oyut ine foé (sais pas s'i vive encoére)
In paure chétit Moricot
Qu'était, boun'gen ! pu sourd qu'in pot,
Et qu'avait si tel'man d'élève et d'entendoére
Q' sés gens li bailliyan le châf' de Jean-le-Sot.
Cré qu'il arait rendut dés poin à noût perot.

Il était né-nativ' dau bourg de Gondeville.
Le l'ai vut et parlé comb' de foé d'dan Jarnat,
Lés jôr d' canton, qu'i v'nait en ville,
Peur vendoché sés âtounat.
Mettris b'n in cent d' cacaux o beu dix cot à boére,
Q' dan la coumune de Jarnat,
Pas in qu' o y'at
De tieûl œu de mystu n'a queneuçut l'histoére.
Enfants, o faut sailli defoére,
Et dessus noût' séyé nous assir à cupiat.
Vas-m'z-en vous la conté. Vous force pas d'y croére.
Le la tins, bounegen ! de ma pau' vié' meumé !
En émolé l' l'ai jamais vuse...

L'OEUF D'ANE

(conte).

Il y a eu une fois (je ne sais pas s'il vit encore)
Un pauvre méchant noir,
Qui était, hélas! plus sourd qu'un pot,
Et qui avait tant d'instruction et d'intelligence,
Que ses parents lui donnèrent le sobriquet de Jean-le-Sot.
Je crois qu'il aurait rendu des points à notre dindon.

Il était natif du bourg de Gondeville.
Je l'ai vu et je lui ai parlé maintes fois à Jarnac,
Les jours de marché, qu'il venait en ville
Pour vendre ses méchants poissons.
Je parierais un cent de noix ou dix coups à boire
Que, dans la commune de Jarnac,
Il n'y a pas une personne
Qui de cet œuf d'ânon ait connu l'histoire.
Enfants, il faut sortir,
Et sur le seuil nous asseoir le derrière à terre.
Je vais vous la conter. Je ne vous force pas d'y croire;
Je la tiens, hélas! de ma pauvre vieille grand'mère.
Je ne l'ai jamais vue imprimée.

Ne seû d' més jòr fichut peur la bein arimé;
Mais o ne peut cholé, ma fi, s'o vous amuse.

Qu'é-t-ou que je disis?....— Y'at oyut ine foé...
Y'at oyut... y'at oyut... in roé, peux ine reine...
Disez-me donc, dan n'ine gaine
Qu'é t-ou qu'ol é que fasait l' roé?....
N'aî dière de loquence et voé beun que me nige,
Sot que j' seû! n'é pas tieu qu'o faut que je vous dige;
Tieu que j' veulis conté vaut meû que tieu q' j'ai dit.
Seû pas mémorativ', ol é vrai, m'en atiûse!...
Vas passé mon ganiv' sus la piarre d'adiûse,
Affûté ma boudaile in p'tit
Et vous zou mette peur écrit.
O vaurat meü, més bons amit.
Brev', ine amnée
De grand vinée,
(Ne saris poin au jus' dire combe qu' o y'at),
Jean et son tonton Piarre aillan en Chouvignat.
N'avian pas débadé tout le long de leû route.
Quant i fuyan rendut au debas de la coûte,
Jean avisit-i pas au biâ mitan d'in champ
Ine citrouye inorme (a pesait mais d'in cen):
« Qu'é-t-ou tieu, sti qu'i dit? Tonton, qué grousse poume
« Queman é-t-ou, s'ou piait, que l'aspèce se noume?
« — Eh! fourchut animau, que r'pounit son tonton,
« Ine poume? ine poume? ol é-t-in œu d'ânon.

Je ne suis jamais capable de bien l'arranger;
Mais qu'importe, ma foi, si elle vous amuse !

Qu'est-ce que je disais ?... — Il y a eu une fois,
Il y a eu... Il y a eu... un roi et une reine...
Dites-moi donc, dans un fourreau,
Qu'est-ce que faisait le roi ?
Je parle mal ; je vois que je me noie.
Sot que je suis ! Ce n'est pas ça que je dois vous dire ;
Ce que je voulais conter vaut mieux que ce que j'ai dit.
Je n'ai pas de mémoire, c'est vrai ; je m'en accuse.
Je vais repasser mon canif sur la pierre à aiguiser;
Tailler ma plume un peu,
Et vous mettre ça par écrit.
Ça vaudra mieux, mes bons amis.
Bref, une année
Abondante en vin,
(Je ne saurais pas dire au juste combien il y a),
Jean et son oncle Pierre allaient en Chauvignac.
Ils n'avaient pas ouvert la bouche de toute la route.
Quand ils furent arrivés au bas de la côte,
Jean n'aperçut-il pas, au beau milieu d'un champ,
Une citrouille énorme (elle pesait plus d'un cent) :
« *Qu'est cela, dit-il, mon oncle ? quelle grosse pomme !*
« *Comment est-ce ? s'il vous plaît, que l'espèce se nomme ?*
— « *Eh ! imbécile, répondit son oncle,*
« *Une pomme ! une pomme ! C'est un œuf d'âne.*

« — Oh ! que dissit Jean-l'-Sot, en duvran sa grand goule.
« Lés mystû pounan donc coume fasan lés poule ?
« Disez, tonton, é-t-ou que lés âbre pounan ?
« Et moé, voute nevour, poune-ji, bounegen ?
« Tieû-là-là qu'a pounut, ne faut-ou pas qu' i coue ?
« Tonton, é-t-ou qu'on peut coué sans ale et sans quoue ?
« — Fiche-me donc le camp, que dissit le tonton,
« Fourchut s...ot ! » Le nevour prenit la balle au bond
I se mettit à fouir coume in chevau de coche,
Et peux i retaunit, et, dodan d' la caboche :
« Eh ! (sti dit-i qu'i dit) si je couis tieû grout œu :
« Qu'i seuge de mystû, de taure o be de bœu,
« O n' peut cholé, peurvu que j'aye in p'tit bétiére.
« 'L é moé qui l' pans'ris beun !... Dessouc noût' chabarit
« Je li dres'ris son nic... je bras'ris sa létiére;
« M'é-t avis que j' ferion in bon paire d'amit.
« Quant' j'iris au canton, grimperion l'in d'sus l'aute ;
« Eh ! fourche, vas-m-z-en le coué, côte que côte. »
Le diâb' l'arait pas fait épré :
Peur dessus le talut i soûte dan le pré,
Gagn' le guaret, te prend tié citrouye et la glisse
Dusqu'au fin fond de la palisse :
I cougne tout son souc avec in groû bigot,
Cave in grand got,
Au biâ mitan la saque,
(Coume i ferian d'in cheun qu'araït morut de raque)
Peur dessus i s'étend à piat vente et se met

— « Oh ! dit Jean-le-Sot, en ouvrant une grande bouche,
« Les ânes pondent donc comme font les poules ?
« Dites, mon oncle, est-ce que les arbres pondent ?
« Et moi, votre neveu, est-ce que je ponds ? pauvret !
« Celui qui a pondu ne doit-il pas couver ?
« Mon oncle, peut-on couver quand on n'a ni queue ni aile ?
« Laisse-moi donc, dit l'oncle,
— « F.... sot ! » Le neveu prit la balle au bond,
Il se mit à fuir comme un cheval de coche,
Et puis il retourna, et branlant la tête :
« Eh ! dit-il, si je couvais ce gros œuf,
« Qu'il soit d'âne, de vache ou de bœuf,
« Qu'importe, pourvu que j'aie un petit animal.
« C'est moi qui le panserais bien ! Sous notre hangar
« Je lui dresserais son nid, je remuerais sa litière ;
« Il me semble que nous ferions une paire d'amis.
« Quand j'irais au marché, nous grimperions l'un sur l'autre,
« Et f... je vais le couver, coûte que coûte. »
Le diable ne l'aurait pas fait attendre.
Par-dessus le talus il saute dans le pré,
Gagne la terre labourée, prend cette citrouille et la glisse
Jusqu'au fond de la haie.
Il frappe tant qu'il peut avec une grosse bêche,
Creuse un grand trou,
Au beau milieu la place,
Comme on ferait d'un chien mort de langueur.
Par-dessus il s'étend à plat ventre et se met

Tout coume ine canuche agrouan sés canet.
In jor se passe, et peux toute ine neut encoêrě.
I se débauchit poin peur tué l' var ni peur boére.
Sés gens l' teurchian peurtout : i le créyan nigé.
Sa fumelle (ol é tieu le pû biâ de l'histoére),
Qui d' conte in p'tit étiu le l'arait beu changé,
Si lés fumell' peuvian mett' leû marit en vente,
'L é suffit qu'a l' créyisse au fin fond d' la Chérente,
Peur qu'a le regreuttisse et piâlisse son souc.
A keuriait, a silait, a breumait prouc et prouc.
« Ah! tieû cher boun amit! ah! mon bon mignon d'houme.
« (Qu'a luchait) non jamais, jamais, au grand jamais
« N' y'at oyut ton pareil : t'avis de l'asprit coume
« Tous tiellés biâ messieû qui n'en avan le mais.
« Vaurait meû qu'o set moé que je sege bâsie :
« Tarz'ras poin à revoér ta paure maleisie ! »

Au mêm' mouman, le vieux Mallet
A Chouvignat, je cré, peur biné s'en allait.
Au manche de son pic, darrière seune échine,
I pourtait in baril que l'on boét au gallet.
Velà que tout d'in cot, dan n'-in boesson d'épine
O fait... scheu!... : « Diâb' m'essarte, o deut eite in sileu,
(Sti qu'i se dit dit-i). » Dessouc dés brins de moûre
Ol était Jean-le-Sot qui silait, bounegen!
Peur son p'tit peccata cré beu qu'il avait poûre.
Scheu! scheu! scheu! que fasait noût'coueur de potiron.

Dans la posture d'une cane qui cache sous ses ailes ses petits.
Un jour se passe et toute une nuit encore,
Il ne se dérangea pas pour manger ni pour boire.
Ses parents le cherchaient partout : ils le croyaient noyé.
Sa femme (c'est cela le plus beau de l'histoire),
Qui contre un petit écu l'aurait bien changé,
Si les femmes pouvaient vendre leurs maris,
Du moment où elle le crut au fond de la Charente,
Se mit à le regretter et pleurer son soûl.
Elle pleurait, elle criait, elle beuglait tant et tant.
« *Ah ! ce cher bon ami ! Ah ! ce bon cher homme !*
« *Qu'elle s'écriait ; non, jamais, jamais,*
« *Il n'y a eu ton pareil. Tu avais de l'esprit comme*
« *Tous ces beaux messieurs qui en ont le plus.*
« *Il vaudrait mieux que ce fût moi qui fusse morte.*
« *Tu ne tarderas point à revoir ta pauvre femme !* »

Au même moment, le vieux Mallet,
A Chauvignac, je crois, pour bêcher s'en allait ;
Au bois de sa bêche, derrière son dos,
Il portait un baril, à boire au gallet.
Voilà que tout d'un coup, dans un buisson d'épines,
Ça fait... scheu... « *Diable ! c'est une couleuvre,*
Dit-il, qu'il se dit dit-il. Sous des branches de mûrier,
C'était Jean-le-Sot qui sifflait, hélas !
Pour son petit ânon je crois qu'il tremblait.
Scheu... scheu... scheu... faisait notre couveur de citrouilles.

I-z-arian dit d'in jar qui défend sés piron.
Le vieux Mallet cont' la palisse
Quitte cheir' son baril, coume in matou se glisse,
Et paf! avec son pic i cougne in si bon cot
Qu'i met en bernuzon le nic à Jean-le-Sot.
A fine force otout velà que tié citrouye,
Coume arait fait in œu, se feile et s'écarbouye;
Et juste à poin, ma fi! (dam! l'azar é si grand)
Ine bigresse de levrâche,
Pas mal faurâche,
(Qu'était au gite apparanman)
Se met à détalé sans d'mandé son restan.
Le vieux Mallet reuyait..., et te clisse! et te moque!
Jean-le-Sot qui créyait que tié levrâche était
In tout petit mystû qu'éplissait de sa coque,
Peur tout de bon luchait, lûchait :
« Vin çà, vin ça, vin ça, ma biche! »
Preust! preust! oh! bein oué, je t'en fiche?
Tan mais qu'i la luchait et tan mais qu'a caurait.
« Eh! paure chétit gringalet,
(Que li dissit le vieux Mallet),
« 'L é Laurencin (1) mon bon, qui t'a joué tielle niche :
« Tié beite, ol é tout son pourtrait. »
Follait voér nout' coèrau coume i badait la goule!
Cré poin qu'o se set vut in bigre pû caunit.

(1) Laurencin était in houneite courdounié de Jarnat qui passait peur in sourcié.

On aurait dit un oison défendant ses petits.
Le vieux Mallet près de la haie
Laisse tomber son baril, comme un chat se glisse,
Et paf! avec sa bêche il frappe un si bon coup,
Qu'il met en miettes le nid de Jean-le-Sot.
A la fin aussi, voilà que cette citrouille,
Comme aurait fait un œuf, se fêle et se brise,
Et juste à point, ma foi, dame! le hasard est si grand,
Une bigresse de hase
Peu apprivoisée,
Qui était au gîte apparemment,
Se met à fuir sans demander son reste.
Le vieux Mallet riait... Quelle ricanerie! quelle moquerie!
Jean-le-Sot, qui croyait que cette hase était
Un tout petit ânon qui sortait de sa coquille,
Tout de bon criait, criait:
« Viens ici, viens ici, viens ici, ma biche! »
Vite, vite! Oh bien oui, je t'en fiche!
Plus il l'appelait, plus elle courait.
« Et, pauvre chétif gringalet,
Lui dit le vieux Mallet,
« C'est Laurencin (1), mon bon, qui t'a joué ce tour.
« Cette bête est tout son portrait. »
Il fallait voir notre imbécile ouvrant la bouche:
Je ne crois pas qu'on ait vu un b... mieux attrapé.

(1) *Laurencin était un honnête cordonnier de Jarnac qui passait pour sorcier.*

Sus sa grand' foé sais qu'i jurit
Qu'i n' coûrait pû (s'i couait) rainséq' dés œû de poule.

Més enfants !... tritritrit !
Mon petit conte é dit.
Vous fourche mon billet qu'o n'é poin in' ment'rie.
S'au mitan de vous aute o y 'at dés saint Thoumas,
I p'van voér tié palisse, adret la métairie
De mon sieu le comte du Mas.
'L é bein la montre, agar', que ne vous trompe pas.

Autefoé, j'ou veux beun, o peuvait feir' doutance :
Peur ç' qu'é d'aneut, més bons amit,
Faut beun zou crére sans moinfiance,
Dau mouman qu'en in live o se treuve en écrit.

Je gage (si j'ou dis, n'é pas peur vous feire onte)
Que, parmi tiellés-là qui liran tieû p'tit conte,
Mais d'in qu'o y'at
A b'n otout coué son citrouyat.

Sur sa grand' foi je sais qu'il jura
De ne plus couver, s'il couvait, que des œufs de poule.

Mes enfants, tri tri tri,
Mon petit conte est dit.
Je vous jure que ce n'est point un mensonge.
Si au milieu de vous, il y a des saints Thomas,
Ils peuvent voir cette haie, en face de la propriété
De monsieur le comte du Mas.
C'est bien la preuve, voyez, que je ne mens point.

Autrefois, je le veux bien, ça pouvait faire doute;
Mais aujourd'hui, mes bons amis,
Il faut bien y croire sans défiance
Puisque ça se trouve dans un livre.

Je gage (si je dis ça, ce n'est pas pour vous humilier)
Que parmi ceux qui liront ce petit conte
Il y en a plus d'un
Qui a bien aussi couvé son potiron.

LE DIABE A SAINT MEIME.

(HISTOÈRE QU'AT ARRIVÉ, DEIN SUR).

Le dist avril dârié, dix huit cent cinquant' sept,
Dés ins disan le neuf : dam ! o peut beun qu'o set,
(Vous fourche voût' billet qu'o n'é poin in' ment'rie),
Le diâbe et la chas'gallerie
Dessus Saint Meime passiyan.
In sourd arait sasit le brut qu'i meniyan.
O silait, o bramait, o japait, diâb' vous mange,
Keum' cent miyace de vieux louc.
I s' tapiyan b' otout leû souc ;
Si beun que, tanseurman sus le tet de noût' grange,
O chéyit, tan en bras qu'en gigue de chrétien,
Approchan in grand touneau pien.
N'ai rain vut, je dreumis. Peurtan, dan le village,
Mais de vingt peursoune, je gage,
Jurerian leû grand foé qu'a-z-avan b' entendut
Tieû brut :
Et meimeman Jacquet, Piarrot et la Ballette
Qui s'étian l'vé matin peur pansé leû merlette,
M'avan mordicû soutenut
Avoér tout vut.

LE DIABLE A SAINT-MÊME.

Histoire véritable.

Le dix avril dernier dix huit cent cinquante-sept,
Les uns disent le neuf, dame, c'est possible,
Je vous donne votre *parole que ce n'est point un mensonge,*
Le diable et son escorte
Sur Saint-Même passèrent :
Un sourd aurait entendu le bruit qu'ils firent.
Ça criait, ça beuglait, ça aboyait, le diable me déchire
Comme cent millions de vieux loups.
On se battit bien aussi fortement,
Si bien que rien que sur le toit de notre grange
Il tomba, tant en bras qu'en jambes d'hommes,
Environ un grand plein tonneau.
Je n'ai rien vu, je dormais. Pourtant dans le village
Plus de vingt personnes, je parie,
Jureraient leur grand'foi qu'elles ont bien entendu
Ce bruit :
Et même Jacques, Pierrot et la Ballette,
Qui s'étaient levés matin pour panser leurs vaches,
M'ont mordicus soutenu
Qu'ils avaient tout vu.

Que v'lez vous dire à tieu ? Ma fi ! faut beu zou crére,
Mais qu'on n' peut poin allé zou voér.
Peurtan, la Ballette la mére
Dit : Tieû diâbe était biû ; Jacquot : Il était noér.
De son couté Piarrot assure,
Et sans barguigné meime i zou jure,
Qu'il était habillé de drat
Rouge, rouge keume in lumat.
Ol é-t-aisit d'écrî l'histoére !
'L é vrai, ne seû diére dounan,
Mais fourche ! paye tout comptan
Dix cot à boére
A tieûlâ qui preuv'rat que tié beite était noére,
Biû, rouge, tout en meime temp.
Faurait eite futé peur asplіqué la chouse.
Dam ! ol é vrai, le diâbe é si malin,
Que n'ouse
Açartainé qu'o n'en é rin.
Peurç' qu'é de la fin de l'histoére,
Més bons amit,
Peuvez zou croére.
'L é le tiuré qui m'ou za dit.

Ine paur' femme dau village
Si viéye, bounegen ! qu'a n' comptait pû seun age,
Sus le cot de mineut, catise dan son lit,
Fasait poin branlé son châlit.

Que voulez-vous dire à ça ? ma foi, il faut bien le croire,
Puisqu'on ne peut pas aller le voir.
Pourtant la Ballotte la mère
Dit : Ce diable était bleu; Jacquot : Il était noir.
De son côté, Pierrot assure,
Et sans hésiter même il en fait serment,
Qu'il était habillé de drap
Rouge, rouge comme un limaçon.
Comme il est facile d'écrire l'histoire !!
Vraiment je suis peu généreux,
Mais f... je paye de suite
Dix coups à boire
A qui me prouvera que cette bête était noire,
Bleue, rouge tout en même temps.
Il faudrait être malin pour expliquer la chose.
Dame ! c'est vrai, le diable est si rusé
Que je n'ose
Garantir qu'il n'en soit rien.
Quant à la fin de l'histoire,
Mes bons amis,
Vous pouvez y croire,
C'est le curé qui me l'a dite.

Une pauvre femme du village,
Si vieille, hélas ! qu'elle ne comptait plus son âge,
Sur le coup de minuit, blottie dans ses matelas,
Ne faisait point danser son bois de lit.

A deurmait, keume f'rait in ange,
Sans qu'on l'entenge.
Son beguin li cachait lés euil et le nazot :
On n' li voyait qu'in p'tit la goule
Et son paur' menton en sabot,
Ridé keum' le tiu d'ine poule.
Velà-t-i pas que tout d'in cot,
(Saris poin dir' queman, de cont' son lit aboule
In diâbe, tout de négre et de rouge vitut.
Sus lés usse il avait deux corne à bout pointut.
Ne seû, m'é beun avis, pas pu phrasan qu'in aute ;
Mais, si je m'étis vut avé li côte à côte,
Cré que de poûr' j'aris mourut.
Peur la goule i lançait dés fiambe,
Fasait le cormusiâ tout autour de la chambe,
Et dessus le châlit adiusait sés argot,
Pu long que tiellés d'in perot.
Bounegen ! tié pau' vieye était keume ine folle.
En patoè dau pays le diâbe li dissit :
« O me faut cent étiu ! — La viéye repounit :
« Mon șieu le diâbe, agar', vous baye ma parole
« Qu'ikit peur tout vaillan je n'ai que dix pistole.
— Et voûre é-t-ou qu'a sont ? li dissit le câlin. »
(In diâbe, je cré, bein malin,
Arait b' soyut, sans rein li dire,
Lavoûre était la tire-lire.
Onte a saquait son saint frisquin.)

Elle dormait, comme ferait un ange,
Sans qu'on l'entendît.
Son bonnet de nuit lui cachait les yeux et le nez,
On ne lui voyait qu'un peu la bouche.
Et son pauvre menton pointu
Ridé comme le cul d'une poule.
Ne voilà-t-il pas que tout d'un coup,
Je ne saurais dire comment, vers son lit s'élance
Un diable, tout de noir et de rouge vêtu.
Sur les sourcils il avait deux cornes pointues.
Je ne suis, je crois, pas plus patient qu'un autre ;
Mais, si je m'étais vu avec lui côte à côte,
Je crois que je serais mort de peur.
Par la bouche il lançait des flammes,
Cabriolait autour de la chambre,
Et sur le bois de lit aiguisait ses griffes
Plus longues que celles d'un dindon.
Hélàs ! cette pauvre vieille était comme une folle.
En patois du pays le diable lui dit :
Il me faut cent écus. — La vieille répondit :
Monsieur le diable, sûr, je vous donne ma parole
Qu'ici pour toute fortune je n'ai que dix pistoles.
Et où sont-elles ? lui dit le coquin.
Un diable, je crois, bien rusé
Aurait bien su sans rien demander
Où était la tire-lire
Dans laquelle elle cachait son trésor.

Sus le sian, bounegen ! la pau' viéye se leuve.
(A trembiait tout son souc, keume in perot qu'a fret).
A soûte en piace et vat duvrî son cabinet.
D'ine chausse, qu'était encruchée et poin neuve,
A tire-dix petits étiu,
Et de poûre a chet sus le tiu.
Le diâbe li tendit ine pate, et de l'aute
Le chétit malingoin li grafignit lés côte.
Au fin fond d' son pochon, la viéye, bounegen !
Arait b' encoér' velut resaqué seun argen;
Mais tieû démon, qu'était poin grape,
Coume arait fait in cheun, l'arrape,
Duvre sés corne peur le bout,
(O follait qu'a fussian cabourgne) et z'y met tout.
Peux, dodinan de la caboche,
I zou fait retontî, keume in branle de cloche.
Don don, don don, don don.
« Hou !... que s'ébrâzit tieû démon,
« Y'at pas de quoé souné s'man le kliâ d'ine puze.
« Et le restan, voûre é-t-i don ? »
« Ol é beun de fil roux que t'as cousut ta ruse. »
— Oh ! fait poin, qu'a dissit stelle, vous fais pardon.
« Tout ç' que j'avis vaillan était dans tieû pochon. »

Le diâb' li buffit, saquelotte !
Dés fiambe de feu sus lés jote :
« Artapanjamomachitiu !

Sur le séant, hélas! la pauvre vieille se lève.
Elle tremblait tout son soûl, comme un dindon qui a froid.
Elle saute en place et va ouvrir son cabinet.
D'un bas, qui était placé tout en haut et point neuf,
Elle sort dix petits écus,
Et de peur elle tombe sur le derrière.
Le diable lui tendit une patte, et de l'autre
Le méchant coquin lui égratigna les côtes.
Au fond de sa poche la vieille, hélas!
Aurait bien encore voulu resserrer son argent;
Mais ce démon, qui n'avait pas l'onglée,
Comme eût fait un chien, le saisit,
Ouvre ses cornes par le bout
(Il fallait qu'elles fussent creuses) et y met tout;
Puis, branlant la tête,
Il les fait sonner comme une cloche.
Don don, don don.
« *Hou! s'écria le démon,*
« *Il n'y a pas de quoi sonner le glas d'une puce.*
« *Et le reste, où est-il donc?* »
« *C'est de fil roux que tu as cousu ta ruse.* »
— « *Oh! non, dit-elle, excusez-moi,*
« *Toute ma fortune était dans cette poche.* »

Le diable lui souffla, sapristi!
Des flammes sur les joues:
« *Artapanjamomachitiu!*

(Stì dit-i qu'i dissit), o me faut cent étiu ! »
— Et couman velez-vous, Mon sieu, que vous lés doune,
(Li dissit tié viéye mignoune) ?
« Miséricorde !... é-t-ou que n'en ai de l'argen ?
« Seû dépouillée aneut coume in petit Saint-Jean.
— Qu'é qu'o fait (qu'i dissit) ? foutiquette, ma boune,
« Faurat l'empreinté cheû-tés gen.
« Sinon, demain, à mineut, je t'ou jure,
« Ikit je fais dés confiture.
« Je fricasse teune âme en tié peile de far,
« Et l'empourte fiambante au mitan de l'enfar.
« Sans barguigné faurat b' me sègre;
« Et peur qu'a seuge encoér' pu nègre,
« (Ol é le diâbe qui t'ou dit)
« Le la f'rai tieûre, agare, avé dau gigorit »

Sus tieû mot, le diâb' s'échappit.
Voûre ? ne saris poin zou dire ;
I n' m'a pas confié sés seugret.
La viéye dit qu'ol é peur in creux de gueurlet.
Libe à vous de zou conteurdire.

Dés que le jor teurleuzit,
Tieu qu'avait coumindé le diâbe, a zou fazit.
Au rendez-vous, peuvez zou croére,
Le malingoin
Ne manquit poin :

« Dit-il, il me faut cent écus.
— « Et comment, voulez-vous que je vous les donne ?
(Lui dit cette bonne vieille).
« Pitié! est-ce que j'ai de l'argent ?
« Je suis dépouillée aujourd'hui comme un petit saint Jean.
— « Qu'importe, dit-il, fiche, ma bonne,
« Il faudra l'emprunter à tes parents.
« Sinon, demain, à minuit, je te le jure,
« Ici je fais des conserves ;
« Je fais cuire ton âme dans cette poële de fer,
« Et l'emporte flambante au milieu de l'enfer.
« Sans résistance il faudra bien me suivre :
« Et pour qu'elle soit encore plus noire,
« (C'est le diable qui te le dit)
« Je la ferai cuire, vois-tu, dans du brouet. »

A ce mot, le diable s'échappa,
Où ? je ne saurais le dire,
Il ne m'a pas confié ses secrets :
La vieille dit que c'est par un trou de grillon.
Libre à vous de le contredire.

Dès que le jour brilla,
Ce qu'avait ordonné le diable, elle le fit.
Au rendez-vous, vous pouvez le croire,
Le chenapan
Ne manqua pas :

Il agripit l'argen et détalit defoére.
A la renvarse, astour', la viéye s'éparit,
Et cont' la sole à gigougnit,
Keume fait in broutar quand i chet sus l'échine.
Deux de sés pu proche voésine
Qu'avait ébaudit tieû démon,
Cougniyan à son portiyon :
N'en oyut ine
Qui li luchit, « Et qu'é-t-ou don ?
« La viéye, eit'-vous encoére en vie ? »
— « Ne cré pas, » qu'a li repounit ;
Mais m'é b'n avis, ma fi ! qu'alle en avait mentit,
Car s'alle avait été bâzie,
Més chers bons amit,
Ol é-t à surpouzé qu'a n'arait poin rein dit.

O ne peut cholé : lés voésine
Poussan le portiyon, entran dan la tieûsine,
Mettan la viéye sus son lit.
Ine fazit bouyî, je cré, de la bourrâche :
A zou veursit
Dan n'ine moque qui bronzit,
Et li dissit :
« Avalez tieu, mignoune, o vous mettrat en mâche. »

Mon sieu Boèsicard, qu'é peurtout,
Quand o faut qu'i rende in sarvice,

Il saisit l'argent et sortit.
A la renverse la vieille tomba
Et sur le sol elle jamblota,
Comme fait un hanneton, quand il tombe sur le dos.
Deux de ses plus proches voisines
Qu'avait éveillées ce démon
Frappèrent à la porte.
Il y en eut une
Qui lui cria : Et qu'est-ce donc ?
« La vieille, êtes-vous encore en vie ?
« — Je ne crois pas, » dit-elle ;
Mais il me paraît, ma foi, qu'elle en avait menti,
Car, si elle avait été morte,
Mes chers bons amis,
Il est à supposer qu'elle n'aurait rien dit.

Peu importe : les voisines
Poussent la porte, entrent dans la cuisine,
Mettent la vieille sur son lit.
L'une fit bouillir, je crois, de la bourrache.
Elle la versa
Dans une tasse, qu'elle fit déborder
Et lui dit :
« Prenez ça, bonne, ça vous mettra en appétit. »

Monsieur Boisicard, qui est partout,
Quand il s'agit de rendre un service,

Fut, ol é sûr, beintoû debout.
(Avait pas d'danger qu'a bâzisse.)
Le bon tiuré venit litout.
Reinsé que de voér sa soutane
O li fazit dau beun, mais que tielle tisane.
I doutan qu'a se confessit ;
Alle arait be bein fait ; mais ne faut pas zou croére,
N'aris d'més jôr poyut vous conté tiette histoére...
Le tiuré n'en arait rein dit.
Ine fumelle dau village,
Qu'a poin dût avoér le lignou,
(O b' tieûlâ qui l'arat copé, je vous zou gage,
N'a fich', poin volé sés cinq sou)
M'a dit en juran foutiquette !
Qu'avé sés deux nazot le tiuré reuniflit,
Keume in cheun qui ségue in peurdrit,
Et que peur que la viéye, agar', set poin inquette,
Il ajoutit :
« O n'était poin in diâbe, o n' sent pas le roussit.

En rafistolan sa peuruque,
Le tiuré s'en vat à Cougnat
Trouvé le meir', qu'avait, ol é sûr, dan sa nuque,
Mais d'asprit que pas in qu'o y at.
'L é li qu'i n'en at de l'éduque !
É-t-ou qu'i prend lés diablotin ?
Ne cré poin qu'i lés prenge encoére ;

Fut, il est sûr, bientôt levé.
Il n'y avait pas danger qu'elle mourût.
Le bon curé vint, lui aussi.
Rien qu'en voyant sa soutane
Elle éprouva plus de bien que de la tisane.
On suppose qu'elle se confessa :
Elle aurait très-bien fait ; mais il n'en faut rien croire,
Je n'aurais jamais pu vous conter cette histoire :
Le curé n'en aurait rien dit.
Une femme du village
A qui on n'a pas eu besoin de couper le filet,
Ou bien celui qui le lui aura coupé, je gage,
N'a fiche point volé ses cinq sous,
M'a dit, en jurant f...
Que de ses deux narines le curé renifla,
Comme un chien qui sent une perdrix,
Et que pour rassurer, voyez-vous, la pauvre vieille,
Il ajouta :
Ce n'était point un diable : ça ne sent pas le brûlé.

En rafistolant sa perruque
Le curé s'en va à Cognac
Trouver le maire, qui avait, c'est sûr, dans sa tête
Plus d'esprit que personne.
C'est lui qui en a de l'instruction !
Est-ce qu'il prend les diablotins ?
Je ne crois pas qu'il les prenne encore,

Mais i sait feir' cauri, vous peuvez beu m'en croére,
Lés gendarme aprés lés câlin.
Le diâbe de Saint-Meime était in chétit houme,
In bohémien, j'cré qu'on zou noume,
Et noût' démon,
S'i n'é poin en enfar, aneut é-t en prison.

In chaquin a sabas seun état et sa tâche.
Ol é lés cheun couchan qu'arreitan lés peurdrit,
Lés basset qui seguan lés trace dés levrâche :
La sarpan sait charmé le grapiâ, l'échardrit.
In bon tiuré (j'ou teins de deux houme d'asprit)
S'i chasse in diâbe, ayez pas poûre qu'i le lâche.
Tan set-i malin ou faurâche,
Guieu marcit au bon Guieu, trejau le diâbe é frit;
Mais peur mett' le grapin sus le dos d'in chétit,
Vive in gendarme, més amit.

Mais il sait faire courir, vous pouvez m'en croire,
Les gendarmes après les coquins.
Le diable de Saint-Même était un scélérat d'homme,
Un bohémien, je crois, comme on les appelle ;
Et notre diable,
S'il n'est point en enfer, est aujourd'hui en prison.

Chacun a ici-bas son état et sa tâche..
Ce sont les chiens couchants qui arrêtent les perdrix,
Les bassets qui suivent les lièvres à la piste :
Le serpent charme le crapaud, le chardonneret.
Un bon curé (je le tiens de deux hommes d'esprit)
S'il chasse un diable, n'ayez pas peur qu'il le lâche.
Tant soit-il méchant ou sauvage,
Dieu merci, toujours, le diable est pris.
Mais, pour mettre le grapin sur le dos d'un coquin,
Vive un gendarme, mes amis !

LA PEURMIÉRE ÉGLIOGUE DE VERGILE

AFISTOLÉE EN JARNACOAIS.

Jean, Piarre.

JEAN.

Piarre, assit à cupiat conte tieû groû-t-ourmiâ,
Tu suble in rigaudon avé ton chalumiâ.
Nous aute, bounegen ! Je fouiyon dau village,
Tandis' que toé beunaise et catit d'sous l'ombrage,
Tu songe tout ton souc aux euil de Janeton,
Et peur l'écot dau boê tu fais luché son nom.

PIARRE.

Ol é vrai, paure vieux, qu'o faut pas que me piainge.
J'ai dés oiye, in keurnon, dés louis d'or et dau linge,
Guieu marcit au borjoè!... S'o pousse en noût' jardrin
Dés pezâ peurmeloge o beu de biâ rasin,
'L é peur li, peur sa femme otout qu'é ma meirine !
Peursoune aute que zeux s'en·lichan lés babine.

JEAN.

Oh ! seû poin in jaloux... Tu zou sais, boun amit...
Lés hussier sont venut et m'avan tout sasit.
Noûte paur' saint-frisquin, boun'gen, é-t-en garouage.
Je manq'ron tout comptan et de pain et d'ouvrage.

LA PREMIÈRE ÉGLOGUE DE VIRGILE

PARAPHRASÉE EN JARNACOIS.

Jean, Pierre.

JEAN.

Pierre, assis par terre auprès de ce gros ormeau,
Tu joues un rigaudon sur ton chalumeau.
Nous autres, hélas! nous fuyons du village,
Tandis que toi, tout heureux et caché sous l'ombrage,
Tu penses sans cesse aux beaux yeux de Jeanneton,
Et tu fais crier son nom par l'écho du bois.

PIERRE.

C'est vrai, pauvre vieux : je ne dois pas me plaindre :
J'ai des brebis, une maisonnette, de l'argent et du linge,
Grâce au bourgeois! — S'il pousse en notre jardin
Des pois de primeur ou de beau raisin,
C'est pour lui et pour sa femme, qui est ma marraine.
Eux seuls s'en lèchent les lèvres.

JEAN.

Oh! je ne suis point jaloux... Tu le sais, bon ami..
... Les huissiers sont venus et m'ont tout saisi.
Notre pauvre avoir est, hélas! en débandade :
Nous manquerons bientôt de pain et d'ouvrage ;

Faut que je décampou là voure o se peurat,
Cheû lés Périgordin, o b' cheû lés Ouvergnat.
A noût' age, quitté noût' poquet de benace,
Vour le feurman venait quasiman de Guieugrace,
Le fougé de noût' p'pa, vour je seû né naissut!...
Ma pau' fumelle et moé ne son dieire cossut :
Peur tout vaillan j'avon ine oiye amourinée.
Ne cré poin mêmeman qu'a passe la jornée.
Alle a fait sés ignâ dan n'in coin de foussé.
La fresai' dan la neut dau meikeurdi passé,
Peur l'oudeur de la mort, que je gage, alichée,
A silé tout son souc, sus nos tuble juchée.
.... Mais onte é-t-ou que t'as queneuçut ton borjoé?

PIARRE.

Arat lindi qui vint in an et quate moè,
Je fuyon à Cougnat peur vendoché dés poume.
Sot q'j'étis! Je créyis que Cougnat était coume
Le village de Guite, o b' tieû là de Brassat.
J'acomparis la trute avé dés obournat :
Je peurnis, bounegen! dés perot peur dés mouche,
Et le pû groû-t-ourmiâ peur in p'tit brin de rouche.
De més jòr n'avis vut tan de meison que tieu;
Mais j'étis bein mené peur la main dau bon Guieu.
Rencontris mon périn, agare, et ma meirine.
« Piarre, qu'i m' dissiyan, t'as pas trot boune mine,
« T'és pas benaise; o faut, mon vieux, que t'aïdon. »

Il faut nous sauver où nous pourrons,
Chez les Périgourdins ou chez les Auvergnats.
A notre âge, quitter notre petit coin de terre,
Où le blé poussait presque de lui-même,
Le foyer de notre père où je suis né!
Ma pauvre femme et moi nous ne sommes pas cossus.
Il ne nous reste qu'une brebis malade;
Je crois même qu'elle ne passera pas la journée,
Elle a fait ses agneaux dans un coin de fossé.
Mercredi passé, dans la nuit, le hibou,
Alléché sans doute par l'odeur de la mort,
A crié sans cesse, perché sur nos tuiles.
... Mais où as-tu connu ton bourgeois?

PIERRE.

Il y aura lundi prochain un an et quatre mois,
Nous fûmes à Cognac vendre des pommes.
Sot que j'étais! je croyais que Cognac était comme
Le village de Guitre, ou celui de Brassac.
Je comparais la truite aux petits âtons;
Je prenais des dindons pour des mouches,
Et le plus gros ormeau pour un brin de jonc.
Jamais je n'avais vu tant de maisons que ça;
Mais j'étais bien conduit par la main de Dieu.
Je rencontrai mon parrain et ma marraine.
« Pierre, me dirent-ils, tu n'as pas trop bonne mine;
« Tu n'es pas heureux; il faut, que nous t'aidions. »

I m'ach'tiyan dés oye et mon petit keurnon,
Quate bounet d'étain, vingt chemise de téle,
Troè peir' de canuçon de bein boune estamelle.
Ma meirine saquit au fond de mon gousset
Dés louis d'or... Lés comptis, ma fi! n'en treuvis sept,
Avé quatorze sous q'j'avis vendut més poume.
Mon borgeoè me dissit : « Piarre, sége houneite houme;
« Si tu queneus dés gens qui séjan poin hureux.
« Tieu que j'ai fait peur toè, tu zous feras peur zeux. »
Voué, j'ou f'raî! — Meun amit, vin avé ta fumelle.
J'aron cheû nou dau pain peur moé, peur toé, peur elle.
J'ai de boune mongette otout peur tué le var,
Et peur le marandon quéque mourciâ de lar.
Je boéron b' in p'tit cot de râpé le dimanche.

(Jean pleure.)

... Vas-tu poin essugé tés euil avé ta manche.
Mon vieux, vin que j'te bise...

JEAN.

Oh! grand marcit!

PIARRE.

Peur tieû?
L'houneite houme a trejau l'aïde dau bon Guieu.

FIN.

Jls m'achetèrent des brebis et ma petite maisonnette,
Quatre bonnets de laine, vingt chemises de toile,
Trois paires de culottes de bonne étoffe.
Ma marraine mit au fond de mon gousset
Des louis... Je les ai comptés; ma foi! j'en ai trouvé sept,
Avec quatorze sous, prix de mes pommes.
Mon bourgeois me dit: « Pierre, sois honnête homme;
« Si tu connais des gens qui ne soient pas heureux,
« Tu feras pour eux ce que j'ai fait pour toi. »
Oui, je le ferai. Mon ami, viens avec ta femme;
Il y aura chez nous du pain pour moi, pour toi, pour elle.
J'ai de bons haricots aussi pour le déjeuner;
Et pour la collation quelques morceaux de lard.
Nous boirons un coup de piquette le dimanche.

(*à Jean, pleurant.*)

Ne vas-tu pas essuyer tes yeux avec ta manche?
Mon vieux, viens, que je t'embrasse!

JEAN.

Oh! mille remerciments.

PIERRE.

Pour cela?
L'honnête homme a toujours la protection de Dieu.

FIN.

TABLE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.